« Hello Mister ! »

Récit écrit par Anne Garcia
et illustré par Philippe Garcia

2e prix Charles-Antonin 1987

« Hello Mister ! »

Pour la 10 592e fois (au moins !...) depuis qu'ils pédalaient dans ce pays surpeuplé, ce cri lancé par un petit garçon aux pieds nus les interpella. Mais cette fois-ci, cet encouragement eut une résonnance particulière : c'était la dernière fois qu'il leur était adressé.

Ils venaient de quitter la grande banlieue de cette ahurissante capitale, son dernier faubourg, ses dernières habitations, pour pénétrer dans l'enceinte de l'aéroport international.

Après avoir enregistré leurs sacoches et leurs bicyclettes, ils s'installèrent douillettement dans les fauteuils moelleux de la salle d'attente climatisée. A partir de ce moment, ils laissaient loin derrière eux cette ville grouillante de monde, à l'image du pays tout entier, et cette lourde chaleur qu'ils avaient appris à supporter cinq semaines durant.

Leur escapade dans cet autre monde glissait en un instant dans le domaine de leurs souvenirs. Il n'en reste désormais qu'une seule preuve tangible : ce compte-rendu que j'ai tiré du carnet de bord que j'ai essayé de tenir à jour tout au long de ce petit tour effectué en compagnie de Philippe, mon mari.

Bye, bye, la France !

Bruxelles. Belgique ! Mardi 27 août 1985. Il est 18 h 05. Installée confortablement dans mon fauteuil, ceinture attachée, « no smoking », la main dans celle de Philippe, j'attends, non sans une certaine appréhension, le décollage. Les moteurs du Boeing 747 de la Singapore Airlines ronronnent tout d'abord et l'avion gagne doucement le milieu de la piste. Puis tout se passe très vite. Les turboréacteurs sont poussés à fond. L'avion accélère brutalement. Je suis plaquée au fond de mon dossier. Les fauteuils devant moi quittent l'horizontale. Ma tête devient lourde et mon corps étrangement flasque. Un rapide coup d'œil au hublot et les bâtiments de l'aéroport ne sont plus que de petites taches grises, les pistes : des traits fins. Nous voilà dans les nuages, et nous nous retrouvons à l'horizontale. Nous desserrons les ceintures et tous les passagers, qui jusque là avaient retenu leur souffle, reprennent vie.

Les superbes hôtesses qui nous ont accueillis dès notre entrée dans l'avion par des « Hello, good morning ladies and gentlemen », reprennent leur travail habituel. A chaque escale, elles nous apporteront, entre autres, des petits tissus éponge chauds ou glacés, imprégnés d'un doux parfum de vanille, servant à rafraîchir nos visages et nos mains. La première fois qu'une de ces hôtesses nous a distribué ces étranges carrés de tissu marron précautionneusement roulés sur un plateau et servis délicatement avec une pince, nous nous sommes dit : « Chouette, y'a même des crêpes !... ».

Escale à Paris où des Français finissent de remplir l'avion. Eh oui, il nous revenait moins cher de partir de Bruxelles que de Paris. Allez comprendre quelque chose à l'étrange mécanisme du discount des billets d'avion !... Nous, nous n'avons pas insisté.

Après une escale à Dubaï, dans les Emirats Arabes, où l'avion fait le plein de carburant, nous ne disposons à Singapore que de 45 minutes pour changer d'avion, Boeing contre Airbus. A travers les couloirs de l'aéroport, les bagages à main sont lourds à porter. Et pour cause : celui de Philippe pèse 18 kilos et le mien 10 ! Comment faire autrement lorsque vous n'avez droit de déposer dans les soutes que 20 kilos de bagages chacun et que votre vélo en fait déjà presque 15 ! Même si vous avez la chance qu'on ne le pèse pas au moment de l'enregistrement et que vous annoncez alors qu'il ne pèse que 10 kilos, il faut quand même bien trouver une solution pour transporter tout le surplus !...

Et c'est de nouveau l'embarquement pour un quatrième décollage vers un pays tout à fait extraordinaire. Extraordinaire, il l'est déjà par sa géographie : imaginez un puzzle grand comme 4 fois la superficie de la France. Chaque pièce du puzzle est une île, soit 13 677 morceaux dont seulement 3 000 sont habitées. Avez-vous déjà entendu parler des « Grandes Îles de la Sonde » ? Eh bien ce sont, entre autres, Kalimantan (anciennement Bornéo), aussi grande que la France, Sumatra, la Nouvelle Guinée, Sulawesi (ou l'île des Célèbes) et... Java. Quant aux « Petites Îles de la Sonde », la plus connue est bien sûr Bali.

Mais ce pays est aussi extraordinaire pour son climat subéquatorial, avec une saison humide de novembre à avril et sèche de mai à octobre, pour sa végétation luxuriante, pour ses montagnes omniprésentes (toutes d'anciens volcans), pour ses fantastiques temples hindouistes

ou bouddhistes, témoins d'un lourd passé culturel et religieux, pour sa cuisine exotique, et enfin pour sa population surabondante 150 millions d'individus plus souriants et accueillants les uns que les autres...

C'est donc ce merveilleux pays que nous avons choisi de visiter cette année. Mais au fait, je ne vous ai toujours pas dit son nom ! C'est bien sûr l'Indonésie…

Jakarta, la laide

Jakarta ! Capitale de l'Indonésie et donc de l'île de Java. Il est 18 heures, heure locale, et je viens d'effectuer 19 heures effectives de vol, sans compter le décalage horaire. Moi qui n'avais jamais pris l'avion, à part 20 minutes dans un petit coucou de quatre places (y compris le pilote) pour un semblant de baptême de l'air au-dessus de la maison paternelle...

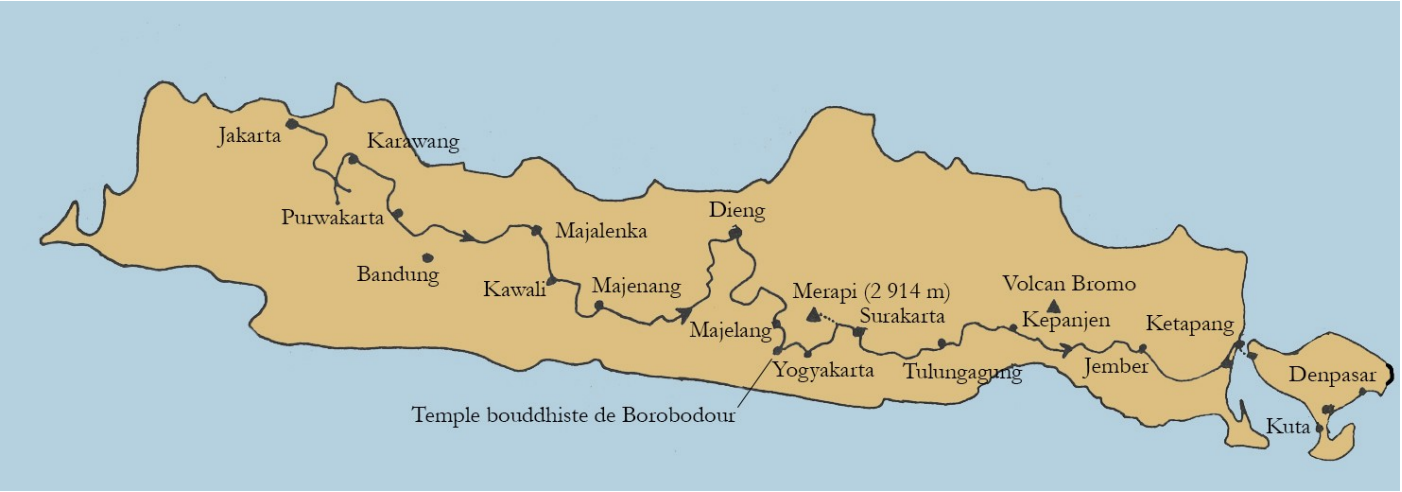
Dehors, il fait nuit noire. Nous récupérons sacoches et vélos, et quittons la salle climatisée de l'aéroport.

Premier « choc » dès que nous mettons le nez dehors : une chaleur étouffante (32 °) nous accable aussitôt. Une chaleur moite, pesante, pénétrante jusqu'aux os. À peine nous a-t-elle enveloppés qu'au moindre petit geste la sueur commence à perler sur tout notre corps. Cette désagréable sensation ne devait d'ailleurs plus nous quitter et nous accompagnera durant tout notre séjour.

Deuxième « choc », non seulement déplaisant mais surtout très très inquiétant, mon frère François et son copain Dominique sont introuvables. Il était pourtant convenu qu'ils devaient nous accueillir à l'aéroport puisque théoriquement ils devaient se trouver sur l'île depuis deux jours. Mais il faut bien se rendre à l'évidence : aucune trace de François et de Dominique. Nous voilà contraints de nous débrouiller seuls, pauvres touristes complètement déboussolés, au sens propre comme au figuré !

20 h 45. Trempés de sueur, nous enfourchons nos bicyclettes et nous nous enfonçons dans la nuit sombre, en n'oubliant surtout pas de rouler à gauche de la chaussée. Vingt kilomètres séparent l'aéroport de la capitale. Tout en pédalant péniblement, car je suis fatiguée du voyage et de la chaleur inhabituelle, j'essais d'imaginer, le cœur serré, les pires mésaventures qu'ont pu avoir François et Dominique sur l'île de Sumatra. Il paraît que sur cette île, des tigres peuvent traverser la route, et ce n'est pas pour rien qu'on les surnomme les « mangeurs d'hommes » !... Philippe, quant à lui, se sent perdu et essaie de se repérer sur sa carte. Mais il n'a qu'une carte au 1 500 000e (1 cm = 15 km) et évidemment ça lui change de ses cartes françaises. Et pour couronner le tout, l'aéroport nouvellement construit n'y figure même pas !

Deux heures plus tard, après avoir évité mille fois de se faire bousculer par les voitures, les camions et les cars qui nous frôlent sans cesse, après avoir également évité les pousse-pousse triporteurs qui roulent bien sûr sans éclairage, après avoir frôlé les marchands qui transportent leur gargote sur une haute brouette aménagée et, insouciants, déambulent sur la route, occupant ainsi la moitié de la chaussée, nous sommes engloutis par la circulation délirante de Jakarta. Nous nous perdons très vite dans le flot des voitures, des taxis, des vélos et des triporteurs, qui nous transporte ainsi d'avenues en carrefours et de ronds-points en rues sombres où les pancartes de directions et de noms de rues sont vraiment très rares.



Il est 23 h 30 quand nous trouvons enfin la « Jalan Jaksa », la rue des hôtels pas chers, recommandés par le *Guide du Routard*. Après s'être cassé le nez sur plusieurs hôtels fermés, complets ou insalubres, nous trouvons enfin une chambre « potable », à deux lits, sans draps ni couvertures, où un ventilateur bien apprécié brasse l'air chaud de la pièce. Il est plus de minuit lorsque nous nous affalons sur nos matelas, épuisés de fatigue et de chaleur. Mises à part les petites bagarres contre les attaques des moustiques qui pullulent dans la chambre et le « grattage » des boutons que provoquent ces charmantes bestioles, nous dormons d'un sommeil léger et rêvons à notre chère maison si confortable et à notre pays si agréable pour son climat. Et j'avoue que cette nuit-là je commençais à regretter que mon rêve soit à plus de 12 000 kilomètres de la réalité...

Jeudi 29 août. 6 heures du matin. Ce n'est pas le soleil inondant la chambre qui nous réveille, mais le chant très matinal des coqs des maisons alentour (même en plein cœur de la ville !), suivi de l'appel à la prière, hurlant et lancinant, craché par les haut-parleurs de la mosquée voisine (90 % de la population est musulmane).

A l'ambassade de France, une lettre de François (Ndlr : je vous rappelle que ce voyage a été effectué en 1985 et que les portables à l'époque n'existaient pas encore !) nous prévient qu'il a eu des problèmes avec son billet d'avion et qu'il ne débarquera à Jakarta que le 29 août, c'est-à-dire aujourd'hui même. Nous voilà rassurés.

Au fond d'un restaurant très sobre, nous attendons qu'on nous présente le menu. Mais, sans nous demander ce que l'on veut, le patron nous apporte six petits plats remplis de boulettes de viande, de crevettes et de morceaux de poulet grillés, de légumes cuits inconnus, le tout nageant dans une sauce plus que suspecte, deux bols de riz (heureusement nature !) et un rince-doigts. Le thé, boisson nationale, est servi brûlant dans des bocks de bière. La première bouchée de ces mets fut inoubliable ! Connaissez-vous la harissa ? Si oui, imaginez que dans chaque plat une bonne dose de ce piment rouge arrose viandes et légumes ! Et ils ont même le sadisme de vous présenter des piments verts cuits, qui ont bien sûr l'apparence de nos haricots inoffensifs. Alors, sans vous méfier, vous engloutissez une bonne cuillérée dans le gosier et... vous vous métamorphosez instantanément en un dragon furieux crachant des flammes de trois mètres et hurlant des cris terribles. La main gauche serrée à la gorge, la main droite s'empare rapidement du bock de thé brûlant qui n'a pour effet que de raviver le feu, comme un seau d'essence sur un incendie !... Alors, les yeux exorbités et le visage dégoulinant de sueur, vous cherchez désespérément autour de vous un verre d'eau, oh oui, de l'eau, une bonne carafe d'eau bien fraîche sortant d'un réfrigérateur ! Mais il n'y a rien. Seulement du thé chaud et amer par dessus le marché car toujours servi sans sucre, des plats épicés et ce bruit abrutissant de la circulation dingue qui envahit toutes les pièces, vu qu'il n'y a pratiquement jamais de vitres aux fenêtres. Et puis il y a cette chaleur étouffante et humide qui vous fatigue sans cesse et vous colle à la peau comme une sangsue tenace...

Ce soir même nous retrouvons François et Dominique grâce à l'adresse des hôtels dans le *Guide du Routard*. Quelle joie de les retrouver, surtout que Philippe et moi n'avions pas vu François depuis plus d'un an.

La journée du vendredi se déroule entre les murs climatisés de l'ambassade et ceux de la « Bank of America », de la compagnie aérienne UTA et des grands magasins, style *Nouvelles Galeries* ou *Le Printemps*, à la recherche d'une moustiquaire pour Philippe et moi.

Devinette : qui est en photo, sous verre et en couleurs, entre le général Suharto, président de la République indonésienne, et celle de son Premier ministre, le tout accroché sur le mur crado d'un boui-boui en plein cœur de Jakarta ? Alain Delon lui-même ! Véridique !

Samedi 31 août. Nous postons quelques lettres pour nos familles, enfourchons chacun notre bicyclette chargée comme un mulet, et quittons sans regret Jakarta la laide, sa pollution, ses bruits, les odeurs nauséabondes de ses égouts à ciel ouvert, ses odeurs de barbaque grillée ou de friture de beignets de fruits, sa population grouillante (Jakarta est la ville la plus peuplée d'Indonésie avec plus de 6,5 millions d'habitants), bref tout ce qui fait le charme de la capitale et qui fait fuir le cyclotouriste avide de grands espaces et de liberté.

Ils nous sourient de leurs plus belles dents (et pour certains elles sont rares…)

Théâtre en plein air

Jusqu'à Bekasi, circuler sur cette grande artère qui relie Jakarta à Bandung est très pénible. Voitures, cars et camions ne cessent de nous faire peur en nous frôlant de très près. Ce qui a valu à Dominique un petit accident. À sa gauche un trou énorme qui a largement entamé une partie du goudron de la chaussée. A sa droite, un camion qui ne fait aucun effort pour l'éviter. Entre passer sous les roues du camion et passer dans le nid de poule, Dominique n'a pas le choix... Mais le trou est profond. Son vélo fait un bond, dérape sur le bord extérieur de la chaussée et s'immobilise aussitôt. Après s'être rapidement remis de ces émotions, Dominique examine sa roue avant : la jante en a pris un sacré coup. La roue ne tourne pas tout à fait normalement mais elle tiendra jusqu'à ce midi, lorsque François, docteur ès-mécanique, se penchera à coup de marteau sur son cas.

Nous pensons qu'après la bifurcation de Bekasi vers Cileungsir la circulation sera moins importante. Hélas, le chapelet de camions ne cesse de s'égrener à nos côtés. L'arrêt du déjeuner est le bienvenu et nous soulage tous un peu.

Dès le début du repas, des gens arrivent d'on ne sait où, s'attroupent autour de nous à une distance raisonnable et nous observent. Les gosses, la plupart aux pieds nus mais aux vêtements propres, s'accroupissent en silence comme les adultes et nous dévisagent. Quand à notre tour, nous les regardons, ils nous sourient de leurs plus belles dents (et pour certains elles sont rares...) et nous lancent des « Hello Mister ! », seuls mots qu'ils connaissent en anglais, ou des réflexions incompréhensibles de nous mais qui font rire immédiatement les autres.

Après avoir réparé la roue de Dominique, nous reprenons la route pratiquement rectiligne et continuellement bordée d'habitations. Philippe s'arrache les cheveux car il ne sait si on traverse un village, si on vient de le quitter ou s'il ne va pas tarder à apparaître. Surtout que les pancartes, comme je l'ai déjà dit, sont rares. Aussi comme nous comptons bifurquer, il est préférable de demander notre chemin.

Nous empruntons désormais une route secondaire, évidemment moins bien goudronnée mais qui a le mérite d'être plus tranquille. On ne peut pas tout avoir ! Les baraques se succèdent et il est très difficile de trouver un coin de terrain non habité. Il faut dire que, sur les 150 millions d'Indonésiens, 85 millions vivent sur la seule île de Java qui ne représente que 7 % de la superficie totale du pays. Conclusion: la densité de population y est de 650 habitants au km², presque 7 fois plus qu'en France.

Parmi toutes ces habitations, nous passons souvent devant un marchand installé dans une baraque de planche derrière un comptoir surchargé de nourritures diverses. Au-dessus de lui sont suspendus des ananas et des régimes de bananes. Par terre, de chaque côté du comptoir, entre les gros sacs débordant de riz, de sucre ou de farine, des cageots de bouteilles sont empilés les uns sur les autres. Ils sont remplis de Fanta, Pepsi-Cola, cannettes de bière aux marques internationales, sans oublier les célèbres bouteilles de Coca-Cola, exemple même de réussite

Au-dessus de lui sont suspendus des ananas…

Ce n'est pas rare que plus de 50 personnes s'agglutinent autour de nos vélos...

d'un empire international. Le tout naturellement exposé en plein soleil !...

A Jonggol nous nous arrêtons pour acheter à manger pour ce soir. Aussitôt c'est la cohue autour de nous, répétant toujours le même scénario : un premier s'approche, suivi de ses copains; les autres arrivent, se donnent le mot, vont chercher les derniers qui amènent les amis qui appellent leurs frères qui préviennent les voisins suivis de leur femme, les bras chargés de bébés ; chacun accourant avec une ribambelle de gamins tous plus curieux les uns que les autres. De 4 à 5 tout au début, ils sont passés à 30, souvent à 40, voire même, et ce n'est pas rare, à plus de 50 personnes qui s'agglutinent autour de nos vélos comme des fourmis sur de la confiture. Ils touchent alors aux sonnettes, regardent avec étonnement les cale-pieds, les plateaux avant, les manettes de dérailleurs, les rétroviseurs, bref tout ce qui est inconnu sur leurs bicyclettes « made in China ».

Ils sont tous là devant, derrière, à côté de nous à nous dévisager, à nous écouter parler sans nous comprendre. Les gamins essaient de répéter pour s'amuser des mots de notre langue. Les adultes papotent entre eux, sourient à belles dents, rigolent très souvent, nous posent des questions ou nous encouragent, du moins le supposons nous, car bien évidemment, nous n'en saisissons pas le traître mot. Nous remplissons alors, devant ces dizaines d'yeux écarquillés, les sacoches de nos vélos de sacs de riz, de légumes, de sucre, d'huile, de fruits, de pétrole pour nos réchauds et repartons accompagnés par les gosses qui courent derrière nous en nous criant comme à l'accoutumée des « Hello Mister ! ».

Mais le temps passe et il est maintenant plus de 17 heures. Il est grand temps de choisir notre campement car dans près de ¾ d'heure il fera nuit noire. Il est alors impératif de respecter certains critères : il faut un toit à peu près étanche, des poteaux pour fixer les moustiquaires, de l'eau à proximité (pompe, puits ou rivière), tout ça au calme (facile en pleine campagne) et loin des habitations (nettement plus difficile car les gens sont partout !). François trouve exactement ce qu'il nous faut. Sous un grand toit de grange, à côté de quelques boucs, chèvres et autre chevreaux parqués derrière des barrières, il y a largement la place de s'installer sur le béton.

Un puits cimenté est vite repéré derrière une maison voisine. Le décor est planté. Les « guignols » s'installent. Les spectateurs ne vont pas tarder à accourir. Attention, la représentation va débuter. Ne poussez pas, y'aura d'la place pour tout le monde. Les petits devant, les grands derrière !

Sans attendre les retardataires (il y a déjà assez de monde comme ça), nous frappons les trois coups et commençons notre numéro que nous répéterons inlassablement tous les soirs de villages en villages.

Acte 1. Scène 1 : Ce ne sont pas des lapins blancs ou des colombes que nous sortons de nos sacoches mais des batteries de casseroles, des réchauds, des bols, des couverts, des assiettes, de la nourriture, des légumes, des fruits, et même, qui l'eut cru, une cocotte-minute !

Acte 1. Scène 2 : La corvée de p'luches. Tout y passe : le kilo de carottes, suivi des pommes de terre, de la botte de poireaux, des haricots verts et des oignons. Pendant ce

temps deux d'entre nous vont chercher l'eau au puits. Ensuite les réchauds entrent en scène. Ils ont la délicate mission de faire bouillir pendant cinq minutes les gamelles d'eau pour le thé et les légumes, ceci afin d'exterminer les éventuels amibes, microbes ou crobes entiers qui pourraient grouiller dans l'eau.

Acte 2 : Le clou de la soirée. La scène est désormais plongée dans le noir. Dominique a allumé la petite lampe à huile qu'il transporte délicatement dans ses bagages. Roulements de tambour. Les acteurs ne parlent plus. Seules les mandibules exécutent sans relâche une fonction qui leur est naturellement dévolue : manger ! Puis c'est la préparation de la salade de fruits : papaye, ananas, bananes, et mangue quand on en trouve.

Acte 3 : De courtes scènes se succèdent. On débarrasse rapidement la « table », on monte les moustiquaires entre les piliers soutenant le toit et on fait les « lits ». Enfin le rideau tombe. La représentation est terminée.

La plupart des spectateurs ont compris et se retirent dans leurs foyers respectifs. Mais quelques-uns s'entêtent. Il faut alors les chasser gentiment en leur faisant comprendre qu'il n'y a pas de rappel et qu'on veut maintenant dormir en toute tranquillité. Alors, lorsqu'il n'y a plus personne, on peut aller au puits pour se laver en s'aspergeant mutuellement avec un seau ou une gamelle. Enfin propre, il faut aussitôt aller s'allonger sur son drap de duvet, tout nu ou presque, et éviter de bouger au risque de suer à nouveau.

Nous n'avons plus qu'à dormir, ou du moins essayer ! Car il n'est pas facile de fermer l'œil quand la pluie d'un violent orage tambourine sur les tuiles à minuit et qu'on s'aperçoit qu'un ras de marée venant des terres détrempées se dirige droit sur nos habitacles précaires à une vitesse plus que préoccupante. C'est donc le réveil en catastrophe. Tout le monde est sur le pont et s'affaire à

Papaye, ananas, bananes, et mangue quand on en trouve...

déficeler rapidement les moustiquaires. Les éclairs remplacent efficacement nos lampes de poche : grâce à leur puissant éclairage, nous exécutons le repli vers des zones plus sèches. Mais la mission est difficile : non seulement il faut fuir le raz de marée mais aussi le ruissellement des eaux de la toiture qui s'écoulent par les quelques tuiles manquant au toit. Enfin nous nous réinstallons sur un îlot de béton sec et, bercés par le bruit de la pluie et le bêlement des chèvres, nous pouvons enfin fermer l'œil.

Bains de boue pour tous

A 5 h 45, les coqs, remontés bien à fond la veille, lancent leurs cocoricos de réveil. Le jour se lève et le soleil se mire dans les larges flaques recouvrant les terrains environnants gorgés d'eau. Nous sommes encore sous les moustiquaires quand déjà deux ou trois hommes viennent nous rendre visite. Aussitôt levés, c'est une vingtaine de gamins qui accourent sous notre toit.

Première occupation : la vaisselle de la veille. Puis la préparation du petit déjeuner : il sera toujours composé d'une ration de riz et d'une omelette d'une bonne douzaine d'œufs, quelquefois d'un supplément de pommes de terre sautées et de légumes qui restent du dîner. Plus trois à quatre crêpes épaisses par personne (crêpes à l'eau bien entendu car le lait frais est ici inconnu), que nous fait cuire François, expert en la matière. Enfin un grand bol de thé aide chacun à faire descendre le poids de tout ça et la petite pilule très amère de nivaquine contre le paludisme.

Après avoir démonté le chapiteau et plié bagages, nous enfourchons nos « bolides » devant quasiment la totalité des habitants du patelin. Direction Plered par Cikalongkulon.

Hélas à mesure que les kilomètres défilent à travers les rizières et la végétation touffue d'arbustes et de bananiers, la route devient de plus en plus mauvaise. Le goudron se fait rare, les ornières et nids de poules fréquents, les ponts de bois très rudimentaires et peu rassurants, les coups de culs casse-pattes. Et pour finir, la route se transforme en une piste archi boueuse à la suite de l'orage de cette nuit. Philippe et moi nous nous arrêtons toutes les dix minutes pour décrotter nos garde-boue qui remplissent merveilleusement cette fonction... à notre grand désespoir !

Dans les bosses à fort pourcentage, je pousse mon vélo car il y a trop de trous, de cailloux, de boue et de flaques d'eau et il devient très difficile de se mettre en danseuse. Evidemment, vu ces conditions, non seulement nous avançons à pas de limace, mais en plus nous nous fatiguons rapidement. Au bout d'une bonne dizaine de kilomètres de ce bourbier, c'est la halte bienvenue. Nous consultons la carte. Conférence au sommet. Référendum. Décision à l'unanimité : inutile de continuer car il nous reste encore 40 kilomètres sur cette « route » plus que pourrie. Marche arrière ! On tournera au prochain carrefour.

La nouvelle route que nous empruntons, étroite et tranquille, nous paraît plus ou moins bien goudronnée.

Cinq bons kilomètres ont passé et la route est toujours acceptable jusqu'à... l'école qui marque la fin des habitations. Après ce bâtiment, c'est de nouveau la bouillasse. Estimant que n'avons ni les uns ni les autres de rhumatismes ou d'arthrite nécessitant des bains de boue prolongés, nous préférons une nouvelle fois faire demi-tour ! D'ailleurs l'école est un excellent endroit pour déjeuner et les instituteurs ne manquent pas de nous sortir tables et bancs d'écoliers afin de nous mettre à l'aise. François est très contrarié de ces contretemps car nous n'avançons pas. Il faudra momentanément fuir l'idée de passer par l'intérieur des terres et de nouveau reprendre la bruyante nationale quittée hier après-midi. Résultat : plus d'une journée et demie à tourner en rond. Finalement nous couchons ce soir à Cibarusa, à une dizaine de kilomètres à peine de notre toit de la veille.

Le lendemain, sous un soleil de plomb et une chaleur étouffante, nous rattrapons avec amertume le flot de circulation de la nationale. C'est de nouveau le bruit, la fumée et le passage dangereux des véhicules qui nous frôlent sans arrêt. Les camions, plus larges que les voitures, se collent à nous comme des aimants quand ils nous doublent. Ceux qui font un écart pour nous dépasser sont rares.

Résultat : l'accident est quasiment inévitable. Un gros camion et sa longue remorque déboule sans ralentir. Nous nous poussons au maximum mais, au moment de dépasser François qui roule toujours en tête, le camion se rabat trop vite. La remorque bouscule sa sacoche et son épaule. Les quatre courroies de la sacoche sont arrachées, celle-ci tombe et roule sur le bas-côté et le choc envoie vélo et bonhomme la rejoindre. François n'est même pas tombé ! Cela relève du miracle.

La peur cède le pas à la colère qui envahit l'accidenté. Les précieuses sangles de la sacoche ont lâché. Les affaires à l'intérieur de la pochette latérale sont en bouillie, entre autres le pied photo télescopique. À l'intérieur même de la sacoche, la bouteille de shampooing est éventrée et le liquide s'est répandu partout. Et pour couronner le tout, une magnifique ecchymose apparaît sur son épaule. « Anne, c'est le moment d'ouvrir ta boîte à chaussures contenant le kilo et demi de médicaments que tu transportes ! »

Après avoir réparé les sangles à l'aide de rivets et l'épaule avec du sédatif, nous repartons sur cette route dangereuse plus prudents que jamais.

A Karawang nous découvrons des triporteurs-taxis très joliment décorés de beaux paysages plus originaux les uns que les autres peints sur l'arrière des véhicules.

A Cikampek la nationale se sépare en deux tronçons : l'un qui longe toute la côte nord de Java, l'autre qui rejoint la côte sud en traversant l'énorme ville de Bandung. Nous choisissons la traversée du centre de l'île, mais, pour éviter Bandung, nous quittons la nationale à Purwakarta, après nous être bien renseignés sur l'état de la route qui s'engage vers Sumedang.

Afin de rompre la monotonie du parcours, François nous invite à boire un pot dans un « troquet » au bord de la route. Nous ne nous faisons pas prier, surtout que ce « café » n'est vraiment pas comme ceux que nous connaissons en France.

« Si ces messieurs-dames veulent bien s'asseoir sur cette banquette de molesquine, euh pardon! sur ce banc de bambou ! Désolé pour les courants d'air car ici il n'y a ni murs, ni portes, ni fenêtres, ni table, ni comptoir. La nature quoi ! Vous désirez boire quelque chose ? Une minute s'il vous plait et je vous apporte la seule boisson de la maison. » Le patron saisit alors une énorme noix de coco entourée encore de son épaisse écorce verte de fibres ligneuses, la dépose sur son billot et, de plusieurs coups adroits de hachette, lui ôte son chapeau, laissant ainsi apparaître un large trou. Quatre pailles glissées à l'intérieur et ces messieurs-dames son servis ! Le lait de coco, sucré et au goût agréable, est bien apprécié. Dommage qu'il ne soit pas glacé. Au fait, dans ce genre d'établissement, mieux vaut avoir de l'argent car ici on ne peut pas faire la plonge : il n'y a même pas de verre à laver !...

Moi vouloir toi !

Nous quittons désormais les plaines alluviales du nord pour pénétrer dans les montagnes omniprésentes de Java. Celles-ci ne sont qu'une longue chaîne de volcans, pour la plupart éteints, qui traverse toute l'île d'est en ouest.

A la sortie de Purwakarta nous attaquons une longue côte. Profitant d'un palier pour nous arrêter, nous choisissons une maison en construction pour passer la nuit.

Un habitant nous apporte une grosse lampe à pétrole...

L'herbe folle dans les pièces constitue une excellente moquette plus agréable que le sol bétonné testé jusqu'à présent. Un habitant parmi tous les autres venus nous voir, nous apporte une grosse lampe à pression fonctionnant au pétrole. Cela nous permet d'ajouter une étoile à notre guide cyclo des bonnes maisons indonésiennes !

Ce soir-là les 53 individus qui nous observent n'ont pas bougé d'une semelle entre le moment où nous nous sommes installés et le moment de notre coucher. Vous pensez : des blancs, dont une femme, qui viennent jusque dans notre village avec des vélos chargés, qui parlent une langue bizarre et qui dorment à la belle étoile, au lieu de s'arrêter en ville dans les hôtels de luxe et se déplacer de

temples en monuments en bus ou en voiture de location comme les autres étrangers. Y'a pas de doute, ces gens-là sont vraiment des êtres extraordinaires, et par conséquent constituent l'attraction la plus sensationnelle de l'année, que dis-je, du siècle !...

Tout au long de l'étape suivante, nous découvrons pour la première fois un paysage tout à fait exceptionnel. Si les routes en montagne sont souvent pentues, elles ont l'avantage d'être tranquilles et tellement belles ! Dans les villages un ruisseau longe les deux côtés de la route et les grandes fleurs rouges ou orange des cannas ornent le devant des jardins. Plus loin les terres sont recouvertes d'une végétation éblouissante : les cocotiers au tronc maigre et effilé dominent par leur hauteur les bananiers aux larges feuilles qui plient sous le poids des énormes régimes de bananes vertes. Les rizières, culture omniprésente en vallée, sont moins nombreuses en montagne car les terrasses réclament une irrigation bien surveillée. Ce sont les plantations de thé qui les remplacent car le thé n'a pas spécialement besoin d'être arrosé à sa base et pousse bien sur des terrains secs.

Ce midi, nous nous installons au bord d'une petite retenue d'eau où une maison de bois est construite sur pilotis. Un peu plus bas une cascade se jette dans une large rivière. J'en profite pour laver les cuissards et les chemises de mes hommes, car j'ai compris qu'on ne peut pas faire la lessive le soir : la nuit tombe trop vite et surtout le linge ne sèche pas la nuit à cause de l'humidité. Il n'y a que le soleil dans la journée qui peut le sécher.

Près de la cascade, pendant que, pieds nus dans l'eau, je frotte mon linge sur une pierre plate, un autochtone vient me rendre visite. Il s'assoit à quelques mètres de moi et commence à me regarder. Au bout d'un moment, le voilà qui m'appelle et me fait des signes que je pourrais traduire ainsi : « *Moi homme, toi femme ! Moi seul, moi vouloir toi ! Toi, vouloir moi ?* » Amusée de la situation, je lui souris et lui dis non de la tête. Mais le voilà qui remet ça. Un peu gênée et surtout pas très rassurée, je reste sur mes gardes. Le gars insiste lourdement mais je ne lui réponds plus et, tout en m'appliquant à frotter mon linge, je le surveille du coin de l'œil.

Heureusement, François descend à la rivière et me prend en photo. Quelques minutes plus tard, Philippe en fait autant. L'Indonésien a enfin compris : avec deux hommes sur le coup, il s'en va écœuré et tout penaud, sans manquer de jeter un caillou dans l'eau juste à mes côtés pour que je lui jette un dernier regard.

La route est un vrai toboggan : les coups de culs de 8 à 12 % se succèdent. Ce qui devient pénible à la longue mais le paysage est tellement verdoyant et exotique que nous nous arrêtons souvent pour prendre des photos. Ici ce sont des rizières d'un vert cru qui s'étalent en larges terrasses, là, sur du terrain moins humide, des hectares de plantations d'ananas et partout sur les carrés de terre non cultivée cocotiers et bananiers se disputent la place. Nous sommes vraiment dépaysés car nos forêts de hêtres, de chênes ou de pins sont ici inconnus et nous nous habituons rapidement à la chaleur quotidienne de 30 à 32 ° toujours présente.

Nous apprenons peu à peu à connaître la faune de ce pays : Philippe et François ont vu un gros serpent d'au moins deux mètres de long se dresser comme un « i » et s'immobiliser au milieu des herbes du bas-côté. L'arrêt immédiat des deux cyclos fit que l'animal traversa la chaussée et disparut rapidement dans le fossé. Les serpents sont ici aussi courants que le hérisson chez nous : ils s'étalent aussi souvent l'un que l'autre en carpette sur le goudron.

Chez Didik

Cette nuit j'ai rêvé d'un magicien qui m'a promis d'exaucer trois de mes vœux. Au réveil la première idée qui me passe par la tête est une envie de dormir chez l'habitant. Espérons qu'il tiendra sa promesse.

La route continue de monter à travers la végétation touffue et les nids de poule sont de plus en plus fréquents ainsi que les passages où le goudron n'est plus qu'un lointain souvenir. François bougonne et marmonne : « Au lieu de payer des flics à tous les coins de rue, ils feraient mieux de goudronner leurs routes ! » Heureusement, de l'autre côté d'un semblant de col, la descente vers la nationale est meilleure.

A Sumedang, je remarque que le cinéma affiche *Il était une fois dans l'Ouest*. Philippe, qui a déjà vu le film de nombreuses fois, aurait bien envie de voir ici le résultat du doublage en indonésien !...

Continuant à rouler sur la nationale vers Kadipaten, nous avons l'agréable surprise de rencontrer un cortège qui suit le bord de la route. Deux petites filles maquillées et magnifiquement parées de vêtements dorés sont assises sur des chevaux tout aussi bien décorés. Des hommes habillés de jaune dansent devant elles tout en avançant. D'autres brandissent de hautes ombrelles multicolores. Derrière les chevaux, suivent des musiciens qui tapent sur de longs tambours ou jouent de la flute. Quatre autres portent sur leurs épaules les amplificateurs et la batterie d'accumulateurs nécessaires pour répandre la musique. Une ribambelle de petits gamins ouvrent le cortège, chantent et dansent tout en se trémoussant. Le défilé quitte bientôt le goudron et emprunte un chemin pour terminer la fête dans un endroit calme.

Après une très longue descente bien goudronnée, la chaleur de la vallée nous étouffe à nouveau. Il fait 34 ° ! Nous regrettons les 22 ° de ce matin au réveil alors que nous étions encore là-haut dans la montagne. Comme nous nous arrêtons pour déjeuner, je demande à une habitante si je peux emprunter ses toilettes. En effet il y a tellement de monde quand nous posons pied à terre que pour moi, il est quasiment impossible de trouver un bosquet à l'abri des regards. Pour toute réponse, elle m'indique le chemin des rizières situées derrière sa maison ! Rien ne se perd. Tout se transforme. Après tout c'est un engrais comme un autre !

Plus tard nous reprenons la route et quittons la nationale vers Majalengka. Un poids-lourd arrive en face et, comme je suis la dernière du groupe, le chauffeur me fait des appels de phares accompagnés d'un large sourire. Ah les hommes ! De quelque pays qu'ils soient, ils sont bien

Dans toutes les petites villes, il y a un marché, le « pasar »...

tous les mêmes !...

A Majalengka, j'accompagne Dominique et Philippe au marché couvert. Dans toutes les petites villes il y a un marché, le « pasar », agencé de la même manière. Les marchands sont regroupés par affinité : des étals de fruits et légumes, de poissons séchés, de tissus, de quincaillerie, souvent protégés par un toit de tôle ou de plastique, sont disposés autour de nombreuses allées étroites et sinueuses comme dans un labyrinthe, souvent boueuses et jonchées de vieux légumes pourris.

Malgré les odeurs peu ragoutantes, j'achète des petits cubes jaunes que je prends pour des gâteaux sucrés. Déception : ce ne sont en réalité que des carrés de purée de patates douces. A manger cru, on ne peut pas dire que ce soit formidable. Il est préférable de les faire revenir à la poêle dans un peu d'huile.

A propos, une règle d'or : ne pas oublier de marchander ! Aucun prix n'étant affiché, les commerçants, voyant que vous êtes étrangers, n'hésitent pas à exiger un prix très fort de leur marchandise. Il est alors très facile de diminuer le prix de moitié, voire même des deux-tiers !... C'est ainsi qu'un beau « nanas » (ananas) proposé à « enamratus rupiah » (600 roupies, c'est-à-dire 4,50 francs) peut être acheté à « empatratus rupiah » (400 roupies, soit 3 francs). Même entre Indonésiens ils marchandent. Ce n'est donc pas une affaire de « truander » le client, mais simplement un jeu, une coutume de courtoisie, une façon fort sympathique d'engager la conversation...

Parmi la foule habituelle agglutinée autour de nous, un homme se détache et nous adresse la parole en anglais. Il est directeur d'école et nous invite à passer la nuit chez lui. Mon premier vœu est exaucé.

C'est pour nous l'occasion de découvrir une famille de 7 enfants de 15 à 24 ans. Si nous estimons pour notre part que cette famille est nombreuse, en Indonésie il est courant d'avoir une dizaine d'enfants. Ceci au grand désespoir du gouvernement en place qui essaie tant bien que mal d'appliquer une politique de planning familial afin de ralentir le taux de croissance démographique plus qu'élevé. Ici plus de la moitié de la population a moins de 20 ans !.. C'est pourquoi le directeur est ravi de nous dire que 7 ce n'est pas beaucoup. Sans doute est-il fier d'avoir pu contrôler les naissances de ses progénitures !

Nous n'avons pas beaucoup vu la mère de famille. Ou plutôt si, dans la cuisine, derrière ses fourneaux. Les pieds nus, elle s'affaire à fabriquer des petits gâteaux appelés «boulou koukousse», genre de gâteaux marbrés individuels cuits à la vapeur.

Didik, prénom de notre hôte, évoquant sans doute le prénom de Didier, nous invite à nous laver. La salle de bains ressemble à toutes les salles de bain indonésiennes, toujours petite et carrée (environ 1,50 m sur 1,50 m). Un muret d'un mètre de haut retient l'eau qui sert à se laver. Au pied de celui-ci un trou, souvent obturé par un bouchon de liège ou de bois enroulé dans du tissu. A côté de ce «cube» d'eau, des W.-C. à la turque. Sur le rebord du muret, une casserole en plastique et, suspendues au mur, une dizaine de brosses à dents.

Tout est carrelé et d'une propreté plus que suspecte. Ni évier, ni placard, ni produits de beauté, ni gants, ni serviette de toilette, et bien sûr, pas d'eau chaude. J'imagine alors que le bassin est la supposée baignoire, mais réflexion faite, si je salis cette eau, je ne pourrai la vider et la remplir de nouveau rapidement. Finalement je saisis le procédé : à côté de la « baignoire », je m'asperge à l'aide de la casserole en plastique que je plonge dans l'eau. J'arrose ainsi tout le pavé. L'eau s'écoule dans un coin de la pièce et s'évacue par un petit trou percé dans le carrelage. Comme il y a souvent de l'eau qui passe sous la porte, qui ne ferme d'ailleurs que par un petit crochet, le procédé prévoit des serpillères qui bloquent la porte par derrière.

Tout à coup un frisson me traverse rapidement le dos, non pas que l'eau me parait trop froide, mais simplement parce qu'un énorme cafard se balade sur la petite poutre fragile soutenant les tôles du plafond et se dirige droit vers mes vêtements accrochés à un clou. Après une rapide prière de ma part, l'animal fait demi-tour et clopain clopan disparaît par un trou invisible. Ouf !...

Après notre toilette quotidienne, la mère nous sert à manger mais séparément de la famille. Les enfants dînent quand ils ont faim. Le père dînera après nous. Quant à la mère, nous ne le saurons pas : peut-être dans la cuisine, ce qui expliquerait sa présence permanente dans cet endroit.

Cette nuit, nous dormons dans la chambre d'amis, sur des lits. Là aussi nous découvrons la chambre typique : le sommier est constitué de lattes de bois, un mince matelas posé dessus. Un léger drap le recouvre ainsi qu'un oreiller. Comme à l'accoutumée, pas de drap de dessus ni de couverture : il fait beaucoup trop chaud. Allongés, nous sentons nettement la raideur du bois. Il est conseillé de se coucher doucement sur le matelas sous peine de briser net les planches du « plumard ». C'est ce qui est arrivé à Philippe et qui a déclenché un fou rire général de la part de nous tous.

A 5 heures du matin, le «mosquée-réveil» nous fait entendre sa douce musique, accompagnée ¾ d'heure plus tard par la radio de la maison ! Quand nous nous levons, les jeunes sont déjà en uniforme, prêts à prendre le car scolaire. Nous avalons rapidement thé et petits gâteaux maison et posons pour la photo de famille.

La maman est naturellement absente de notre petite

Nous posons pour la photo de famille...

boîte noire : décidément, cette brave dame doit être enchaînée à ses fourneaux !

Des frites, une fois !

Après que toute la famille nous a dit « Selamat tinggal dan selamat jalan ! » (Au revoir et bonne route !) et que nous leur avons répondu « Terima Kasih ! » (Merci beaucoup), nous repartons de Majalengka et grimpons dès la sortie de la ville une pente d'au moins 15 % toute en ligne droite. Puis la route, aux pourcentages élevés assez fréquents, poursuit son ascension au cœur de la montagne.

Au détour d'un virage, nous découvrons une nouvelle curiosité : le séchage du manioc. De grandes vasques plates en bambou sont étalées les unes à côté des autres sur le sol. La poudre blanche de manioc y sèche au soleil. Je m'arrête et touche ce produit qui me laisse perplexe : sa couleur, sa douceur sont celles du talc et il n'a ni odeur ni saveur. Et pourtant, c'est bien du manioc ! Des centaines de vasques sont ainsi étalées, formant de gigantesques taches blanches dans le paysage.

L'après-midi se déroule plus vite que prévu, et pour cause : Philippe a vidé dans le fossé le contenu de son estomac, et par solidarité j'en fais de même. Nous nous sentons fatigués et, comme la route est un vrai casse-pattes, nous ne demandons qu'une seule chose : nous arrêter pour pouvoir nous allonger. Une cabane de bambou aménagée de paillasses surélevées est toute trouvée pour un bon repos.

Philippe est vite rétabli, mais moi j'ai le ventre en compote, les jambes molles, la tête vide et je me sens vraiment lasse.

La nouvelle qu'une « blanche », accompagnée de trois hommes, est malade et se repose dans une cabane se répand comme une traînée de poudre. Bientôt tous les habitants à trois kilomètres à la ronde sont au courant et beaucoup viennent nous voir pour demander de mes nouvelles ou insister pour que nous nous installions chez eux. Par bonheur pour notre intimité, la cabane n'a pas de fenêtres et possède même une porte.

La route, aux pourcentages élevés assez fréquents, poursuit son ascension au cœur de la montagne...

François nous fait des frites...

Il pleut toute la journée du lendemain. Ce qui ne peut mieux tomber puisque François a décidé qu'on resterait une nuit de plus ici. Mon deuxième vœu est exaucé : faire enfin la grasse matinée !...

Au matin de ce samedi 7 septembre, je me sens bien. Il crachine encore un peu et les écoliers se protègent la tête d'une feuille de bananier. La route est calme mais les coups de cul se succèdent toujours et, comme je reste encore faible, je suis contrainte de poser par endroit le pied à terre. Nous rejoignons une nationale mais la circulation reste tout à fait supportable. François achète un régime de bananes et m'offre spécialement pour moi qui ai encore l'estomac fragile, une sorte de pain au chocolat.

La route est plate et bien goudronnée jusqu'à Magelang, où nous nous arrêtons pour acheter à manger. Parmi l'attroupement que nous provoquons traditionnellement, des jeunes garçons s'écrient : « I love you, I want to kiss you ! ».

Devant une maison, trois petites filles jouent à la corde à sauter, prouvant que ce jeu n'est pas typiquement européen. Un peu plus loin, les hommes qui entrent ou sortent de la mosquée portent tous un long tissu enroulé autour de la taille et pendant jusqu'aux chevilles. Ils sont coiffés d'un chapeau, sorte de calotte ovale, de tissu ou de velours noir. Les femmes portent toutes une robe ou une longue jupe qu'elles enroulent autour de la taille. Elles n'emmènent jamais leur bébé dans une poussette ou un landau mais sur leur côté gauche dans une large écharpe qu'elles nouent sur leur épaule.

Ce soir Dominique a attrapé une énorme bestiole, une espèce de gros scarabée muni d'une sorte de corne sur la tête. Ses pinces commençant à pénétrer dans la chair de ses chevilles, il le fait prisonnier dans le verre de sa lampe à huile et François le fait cramer sur le réchaud. La conversation est aussitôt déviée sur les grosses bébêtes que les deux voyageurs ont rencontrées jusqu'alors. Tout y passe : tics, sangsues, araignées, serpents et autres bestioles bien sympathiques. Ce qui me trouble un peu et, plus tard, tout en fixant une énorme araignée noire à pattes bien velues sur le pan de mur à côté de mon duvet, je ne peux m'endormir que difficilement.

Ce matin nous franchissons un col. Ou tout au moins, ça en a la couleur, la ressemblance et la topologie mais ça n'en porte pas le nom officiel sur les cartes. Dommage pour notre score au Club des 100 Cols ! Le paysage a totalement changé. Il n'y a plus ni bananier, ni cocotier, ni rizière. Les flancs des collines sont de couleur ocre, parsemés de quelques broussailles et de petits arbustes.

Un habitant nous propose sa maison pour y déjeuner à l'aise. Comme tous les intérieurs des maisons indonésiennes, les murs sont nus, sans aucune décoration. Ils n'ont pas dû voir d'éponge ou de coups de pinceaux depuis des lustres. Dans les coins, des colonies de fourmis font la navette entre l'extérieur et l'intérieur de la pièce. Le nombre de meubles est réduit à sa plus simple expression : une table, des chaises plus ou moins éventrées et un lavabo bouché qui donne de l'eau quand il en a envie. Le carrelage est exactement le même que dans la maison

Les 120 gamins d'une école (…) se sont alignés sur le bord de la chaussée et nous observent de l'autre côté de la route...

de Didik. Au plafond une douille se balance au bout d'un fil électrique qui n'a certainement jamais dû supporter d'ampoule.

François nous fait goûter à des lychees (sorte de châtaignes rouges renfermant un fruit pulpeux) et à des peaux de serpent (fruits en forme de marron à la peau écaillée et à la chair jaunâtre très âpre mais au goût subtil et alcoolisé).

Au dîner mon troisième vœu est exaucé : François nous fait des frites ! Je les ai soigneusement épluchées et coupées et il les fait cuire en les retournant avec une fourchette dans la cocotte-minute à moitié pleine d'huile bouillante. Les habituels spectateurs indonésiens regardent avec une grande attention et ouvrent des yeux plus grands que d'habitude : nous sommes donc en train de coloniser le pays par les frites ! Une fois !... Pendant notre repas un étrange animal vient nous déranger : un criquet vert d'au moins 15 centimètres de long. Il sera vite capturé à l'aide d'une pince universelle et grillé sur le réchaud : les poules du voisin se sont chargées de déguster cette excellente viande grillée !

Une terrible ascension… pour un chocolat chaud

Ce matin le temps est couvert. La route suit le plat de la vallée. À l'occasion d'un arrêt, les 120 gamins d'une école (nous les avons tous comptés), tous habillés d'un short ou d'une jupe rouge et d'une chemise blanche (les deux couleurs du drapeau national), se sont alignés sur le bord de la chaussée et nous observent de l'autre côté de la route. Alors que nous sortons nos appareils photo, les voix s'exclament et les visages s'illuminent. Comme chez tous les gamins du monde, les plus timides se cachent furtivement derrière leurs copains pendant qu'un autre en profite pour faire des oreilles d'âne à son voisin de devant, qui lui, nous fait des grimaces.

A Banjarnegara, le panneau nous indiquant la direction de Dieng porte la mention : 56 km. Étant donné que Dieng se trouve sur un plateau, ou plutôt dans un très vaste cratère de volcan, à 2 010 mètres d'altitude et que nous ne nous trouvons qu'à environ 200 mètres d'altitude, Monsieur de La Palisse nous dirait que nous avons donc devant nous 56 kilomètres de montée. Et quelle montée, à jamais gravée dans nos mémoires !

Après quelques kilomètres, nous faisons halte pour déjeuner dans un abri qui n'est pas des plus ordinaires. C'est une fabrique de briques en terre. Il n'y a aucune machine, aucun outil métallique. Seuls quelques moules rectangulaires en bois jonchent le sol. Les briques mouillées sont ainsi fabriquées à la main puis empilées en quinconce pour former des murets entre lesquels des écorces de grains de riz brûlent pendant au moins une semaine, permettant ainsi de sécher les briques.

Il fait maintenant très humide et très frais. La route est glissante et les coups de cul sont de plus en plus difficiles à monter. Heureusement la population nous réserve

Environ 300 enfants ont quitté le match de football pour nous acclamer...

des surprises qui nous font oublier les difficultés de l'ascension. Là un gamin de 5 ans fume une cigarette. Là-bas sur un passage plus plat, environ 300 enfants, petits et grands, ont quitté momentanément le spectacle d'un match de football pour nous acclamer et courir derrière nos bicyclettes en criant comme toujours des « Hello Mister, hello Misses ».

Nous sommes déjà à 850 mètres d'altitude quand nous élisons domicile pour la nuit dans un hangar de machines agricoles. Nous n'avons pas rencontré de village digne de ce nom et nos vivres sont très réduites. Mais nous n'avons pas besoin de tirer à la courte paille car je sors de mes sacoches, non sans une certaine fierté, des sachets de potages instantanés apportés de France, au cas où !

Aujourd'hui, étape de montagne très difficile. Le temps s'est dégagé et le soleil nous chauffe gentiment. La route s'élève devant nous, pratiquement toute droite car rares sont les lacets. Nous nous heurtons souvent à de véritables murs. Je crois que je n'ai jamais monté aussi dur avec mes bagages. François estime qu'à vue de nez certaines rampes doivent coter 20 à 25 %. Et malheureusement elles sont très fréquentes. Il faut dire qu'en moyenne nous grimpons constamment entre 12 et 15 % et qu'avec nos 40 kilos de bagages cela devient vite éprouvant !

Je m'arrête souvent pour reprendre souffle mais quelquefois, quand je repars, je ne peux remettre mes calepieds. Je suis alors contrainte de pousser mon vélo en attendant une pente un peu moins raide. Le plus démoralisant, c'est que la plupart du temps la route bascule et que nous descendons sur 3 ou 400 mètres une pente qui elle aussi atteint 10 ou 15 % ! Et aussitôt en bas, la même chose nous attend, en montée cette fois. Conclusion : nous avons la pénible impression de faire du sur-place !

Pourtant ce midi nous sommes à 1 500 mètres et l'eau du torrent nous paraît froide. Par ici la culture du maïs et du chou est omniprésente et il n'est pas rare de trouver au bord de la route de gros tas de choux qui attendent d'être chargés dans un camion en direction de la vallée.

Pour la première fois nous ne mangeons pas de riz. C'est exceptionnel car le riz est aussi quotidien ici que la pomme de terre en France. Nous avons enfin trouvé des pâtes et François les accompagne de soja frais. Il nous cuisine également des pancakes (crêpes sans œufs) et nous les arrosons, tenez-vous bien, de lait concentré sucré et chocolaté d'importation australienne ! Inutile de vous dire que nous nous régalons !

Bien rassasiés, nous repartons affronter les pentes ardues de la montagne. A Batur nous empruntons une petite route tranquille qui traverse des plantations de thé. Le temps se couvre. La brume apparaît et nous retrouvons même notre crachin bien normand qui rend la route humide et glissante aux endroits où le goudron fait défaut.

Au détour du chemin, nous croisons huit hommes transportant un énorme tronc d'arbre qui viendra combler le rondin qui manque au pont situé un peu plus bas. Les lianes qui soutiennent le tronc passent autour de leurs épaules et pénètrent leur chair. Certains sont chaussés de bottes mais la plupart vont pieds nus dans la boue.

Les coups de cul font toujours partie du menu de la journée. Les passages à pied également car la route est défoncée et la boue fait patiner nos pneus. Une dernière rampe à 20 % et le plateau de Dieng nous apparaît enfin. La pluie s'est arrêtée. La température est descendue à 17 ° et nos corps, qui s'étaient habitués aux 30 ° de la vallée, réclament quelques vêtements chauds !

Nous nous installons dans un « losmen », établissement qui dispose de quelques chambres à la salubrité assez douteuse. Nous louons deux chambres à deux lits pour 2 000 roupies, soit 15 francs la chambre. Une fois installés, nous avons tellement froid que François nous prépare un vrai chocolat chaud avec de l'eau, du chocolat et du lait en boîte. Le tout est servi accompagné de quelques tranches de pain de mie ! La délicieuse odeur de chocolat se répand vite dans la piaule (il n'y a pas d'autre mot car il semble qu'il pleut par le plafond !) et nos esto-

Une dernière rampe à 20 %....

macs se régalent de ce merveilleux breuvage. Il ne manque que le beurre sur les tartines...

Nous dînons dans un « warung », genre de minuscule gargotte familiale. Un brasier est posé à côté de nos pieds et la douce chaleur des braises rouges décontracte nos corps fatigués. Assis sur le canapé, nous plongeons tous dans un demi-sommeil bienheureux.

Terre de feu, terre de fous

Mercredi 11 septembre : jour de repos. Pourtant le réveil est brutal. À 6 heures les deux haut-parleurs d'un tourne-disque font gueuler dans le couloir une musique rythmée.

Le plateau de Dieng est entouré de sommets qui ne sont autres que les bords de l'immense cratère d'un volcan éteint depuis des centaines d'années. Si ce « plateau » ne crache plus de lave, l'eau située sous terre est toujours bouillante et les sources sulfureuses sont nombreuses. Le paysage offre alors des trous béants où une eau noire bouillonne avec force éclaboussures. Ces projections provoquent dans une atmosphère fraîche, des colonnes

Le paysage offre alors des trous béants où une eau noire bouillonne...

Les cinq temples hindouistes projettent leurs longues ombres sur l'herbe humide de rosée...

de vapeurs impressionnantes. L'odeur dégagée par ce site sulfureux est nauséabonde, mais il paraît que c'est bon pour les bronches, le nez et la gorge !...

Au moment de retourner dîner au warung, Philippe a une petite mésaventure : le portail du losmen est fermé et il est impossible de sortir. Il escalade donc un talus pour franchir la barrière, mais son pied glisse et, dans la nuit noire, s'enfonce dans un épais magma de cambouis et d'huile. Bonjour le nettoyage de la chaussure, de la chaussette et du pied de ce maladroit de Philippe !...

Ce matin le temps est rétabli après l'orage qui a éclaté hier après-midi. À 6 heures et demie, pendant que nos deux compagnons paressent encore dans leurs duvets, Philippe et moi décidons de nous balader à pied. Nous ne regrettons pas notre lever matinal car le soleil vient d'apparaître au sommet des montagnes et déchire doucement le voile de brume stagnant en lévitation au-dessus du plateau. Les cinq temples hindouistes de Pandawa, construits au VIIIe siècle, projettent leurs longues ombres sur l'herbe humide de rosée. Le calme est parfait et seuls quelques déclenchements de nos appareils photo rompent le silence. A l'arrière plan, des paysans s'affairent dans leurs champs de choux et de légumes.

Le départ a sonné et le convoi des quatre vélos toujours énormément chargés s'ébranle à nouveau. Nous franchissons deux petites bosses et la plongée vers la plaine s'offre à nous. Nous sommes soulagés car la descente ne nous réserve aucune surprise du genre montagnes russes comme de l'autre côté. La route est assez bien goudronnée et, au fur et à mesure que nous perdons de l'altitude, les cultures de maïs et de blé réapparaissent. Par endroits, les bords de la chaussée sont couverts de cannas, ces fleurs très hautes rouges ou orangé. De même les étoiles de Noël ne poussent pas comme en Europe plantées dans un pot à l'intérieur des maisons, mais ce sont de véritables arbustes comme l'aubépine de nos campagnes.

La descente prend fin à Wonosobo, petite ville très active. Les retrouvailles avec la chaleur de la plaine sont l'occasion de retirer pulls et coupe-vent, d'autant plus que nous remontons vers Magelang par une route toute droite qui franchit un col, un vrai, le Theodul Pass, entre deux volcans. Nous repassons les tout petits braquets et nous nous armons de patience pour attaquer les 10 à 15 % qui nous attendent pendant quelques kilomètres.

Nous traversons désormais d'immenses plantations de thé et profitons, pour déjeuner, d'un abri de béton où est stocké le résultat de la cueillette.

La fin de la montée du col se passe sans difficulté. Dommage que le ciel se soit couvert car on aurait pu découvrir, à droite et à gauche, les sommets des volcans. La descente en super macadam nous paraît agréable sauf au passage des ponts qui ne sont jamais goudronnés mais restent recouverts de cailloux et de terre battue, et cela à n'importe quel endroit de Java.

À Parakan, nous bifurquons vers Magelang. Nous avons beaucoup de difficultés à dénicher un emplacement pour dormir. Réunir les trois conditions nécessaires, à savoir deux ou trois murs, un toit et un point d'eau, n'est pas des plus aisés dans cette vallée. Finalement nous élisons domicile dans un abri de stockage de briques. Mais à 21 h 30, quand nous goûtons tous au sommeil

réparateur, deux bidasses de la police militaire nous réveillent à coups de sifflets et de torches dans les yeux. Quelle idée aussi d'élire domicile pour la nuit juste en face d'une caserne ! Il n›y a que les terroristes, les espions et les réfractaires au régime dictatorial en place pour avoir cette idée ! Alors contrôle des passeports et traditionnelle série de questions posées en anglais :

« Qui êtes-vous ? Où allez-vous ? D›où venez-vous ? Pourquoi êtes-vous ici ? Pour combien de temps ? De quel pays êtes-vous ? » Quant au « Suivez-nous voir notre supérieur ! », il achève de faire bouillir François qui profite de ce que ces hommes ne comprennent pas un traitre mot de français pour leur asséner les pires injures qu'un vrai titi parisien ne renierait pas...

La maison de Bouddha

Encerclée par les grands volcans de Java, une mystérieuse pyramide émerge d'une forêt de cocotiers. Véritable symphonie de pierres grises, le temple de Borobodur est l'un des plus grands monuments bouddhistes du Monde. Il représente ainsi non seulement un chef-d'œuvre du patrimoine indonésien, mais aussi de l'humanité toute entière.

Borobodur c'est d'abord un gigantesque édifice constitué de plus d'un million de blocs de pierre volcanique simplement accolés et ajustés, sans aucun mortier les reliant les uns aux autres. D'une hauteur de 32 mètres, il regroupe sept terrasses, dont les quatre premières sont carrées avec leurs 123 mètres de côté et dont les murs offrent 1 460 bas-reliefs. Elles sont surmontées de 504 statues de Bouddha orientées vers les quatre points cardinaux. Les trois autres terrasses sont circulaires et supportent un total de 72 stupas ajourés, abritant également des statues de Bouddha. Au sommet de la dernière terrasse, trône un monumental stupa de 15 mètres de diamètre.

Borobodur c'est aussi une superbe représentation des principales croyances bouddhistes. La partie inférieure de l'édifice, c'est-à-dire les fondations et les soubassements du temple, représente la sphère de la matière dans laquelle l'homme est esclave du désir et des tentations. Le niveau suivant, correspondant aux quatre terrasses carrées, symbolise la quête de la spiritualité et de la sagesse. Les extraordinaires bas-reliefs gravés le long des terrasses constituent un véritable « rosaire de pierre » que les pèlerins bouddhistes parcouraient en longue procession. La partie supérieure, avec ses trois terrasses rondes, symbolise le stade auquel l'humain, détaché du monde, s'approche de la perfection et de l'absolu.

Au sommet le grand stupa final représente l'abstraction totale, la perfection, l'absolu, le Nirvana. Depuis plus de mille ans, il veille sur Java.

Un million de blocs de pierre volcanique simplement accolés et ajustés...

Borobodur, c'est peut-être l'inspiration de l'histoire de la « Belle au Bois Dormant ». En effet c'est aux alentours de l'an 800 que le temple fût construit. Mais en 1006 le malheur s'abat sur lui. A la suite d'un violent

tremblement de terre et de l'éruption du volcan Mérapi, les pierres de l'édifice se soulèvent, des pans de mur s'effondrent et les bouddhas perdent leur tête. La population, ayant déserté les lieux, ne restaure pas le monument.

Plus tard l'Islam s'installe à Java et, au XVe siècle, cette nouvelle religion a définitivement supplanté toutes les autres. Le sort est jeté : ce gigantesque temple bouddhiste tombe alors dans l'oubli. Il est alors contraint, durant près de cinq siècles, à dormir enfoui dans la moiteur de la végétation tropicale. Les lianes s'insinuent entre les pierres, les enserrent et les disjoignent. Les mousses et les lichens désagrègent peu à peu les bas-reliefs. Les pluies torrentielles de la mousson provoquent des glissements de terrain, l'eau s'infiltrant partout. Et d'autres tremblements de terre menacent dangereusement le monument.

Heureusement, le site fut redécouvert en 1814, après bien des recherches organisées par l'administration britannique qui gouverne alors Java. Quelques restaurations sont entreprises, mais ce n'est qu'en 1973 que fût lancée sous l'égide de l'Unesco une campagne internationale pour la sauvegarde de Borobodur. On posa des drains et on coula une immense dalle de béton sur laquelle savants et techniciens ont reconstruit le temple en replaçant exactement les 340 000 pierres qu'ils avaient démontées, numérotées, nettoyées et au besoin refaites. Cette sauvegarde a demandé vingt millions de dollars et dix ans de travaux pour accomplir ce véritable tour de force ! Mais quel résultat !...

Cette visite nous a ouvert l'appétit et après le déjeuner j'ai vraiment du mal à reprendre le rythme. Pensez donc : après notre énorme ration de riz-patate-haricot-carotte-tomate, François nous a préparé une superbe salade de fruits avec « nanas » (ananas), papayes, « kelapa » (noix de coco), « pisang » (bananes) et « susu » (lait concentré sucré). Il y en avait au moins pour un régiment et nous ne sommes que... quatre !

Heureusement la route ne monte pas et nous pénétrons de bonne heure dans notre ville-étape, Yogyakarta. La ville est assez propre et agréable à visiter. Les trottoirs sont très larges, ce qui permet à une multitude de marchands ambulants de s'installer. La nuit, les rues principales sont joliment illuminées par des réverbères de style rétro et une intense animation règne jusque tard dans la nuit.

Dans un restaurant François et Dominique nous conseillent de goûter au « gado gado », plat composé de riz, de petits légumes, d'omelette en morceau, le tout arrosé de beurre de cacahuète. Énoncé ainsi cela peut repousser le plus innovateur des gastronomes, mais j'avoue que tout bien considéré c'est assez bon…

Les extraordinaires bas-reliefs gravés le long des terrasses constituent un véritable « rosaire de pierre »...

Dominique quant à lui, commande le plat le plus populaire d'Indonésie, qui correspond au steak-frites chez nous : le « nasi-goreng ». C'est une assiette de riz frit mélangé à des morceaux d'omelette ou de viande et des petits légumes coupés finement, le tout naturellement relevé d'une pointe de piment rouge. Le « mie-goreng » consiste en la même préparation, les pâtes (« mie ») remplaçant le riz (« nasi »). Comme d'habitude, nous accompagnons notre repas de « tiga teh manis dan satu teh tawar » (trois thés sucrés et un thé nature).

Les trois autres terrasses sont circulaires et supportent un total de 72 stupas...

Autre spécialité gastronomique de la région, le dessert que nous découvrons chez un marchand ambulant : une galette de pâte moelleuse pliée en portefeuille, frite sur une tôle creuse et fourrée de sucre praliné, d'une sorte de beurre végétal et de chocolat concentré. Excellent et très nourrissant. Sans commentaire ! Il a fallu le thé à volonté servi au losmen où nous logeons pour faire descendre tout cela !...

Journée détente à Yogyakarta. Pendant que nous allons visiter le marché aux oiseaux, François se fait tondre le scalp chez un coiffeur-barbier. Nous attendons tous, non sans une certaine appréhension le résultat de l'opération : boule à zéro, coiffure de clown ou coupe à la James Dean ?... Finalement le résultat est parfait.

Yogyakarta est spécialisé dans l'artisanat du « batik ». Cette méthode assez particulière d'impression consiste à dessiner au crayon un motif sur un tissu blanc. Puis quelques parties sont enduites de cire et le tissu est plongé dans un bain de teinture. Après avoir ôté la cire sèche, on protège les parties qui viennent d'être teintes. Le procédé est ensuite répété selon le nombre de couleurs voulues. Dans certaines maisons une pièce est aménagée en salle d'expositions. Philippe et moi décidons d'en acheter un. En marchandant, de 20 000 roupies (150 francs) le batik passe à 17 000 (130 francs).

Puis le marchand nous guide à travers les ruelles tortueuses du quartier jusqu'à un atelier de marionnettes .Là encore cette fabrication fait appel aux traditions indonésiennes. La marionnette est toujours en bois, finement décorée puis habillée. Ou bien c'est un assemblage astucieux de morceaux de bois plat, pour les marionnettes d'ombre chinoise.

L'après-midi est consacré aux achats divers. Sur le trottoir je remarque un diseur de bonne aventure : assis en tailleur, il étale devant lui les cartes choisies par le client. Les commentaires vont bon train. Les lignes de la main sont minutieusement examinées et doivent sans nul doute confirmer ce que les cartes ont prédit ! L'entretien se termine par la vente de trois pilules orange, les pilules miracle sans doute , contre la somme de 500 roupies.

Après notre énorme ration de riz-patate-haricot-carottte-tomate...

François rapporte une magnifique lampe à pétrole de fabrication chinoise qu'il avait envie de posséder depuis longtemps. En Indonésie tout commerçant ambulant transporte sur sa roulotte cette fameuse lampe. Il faut en effet toujours garder à l'esprit qu'à longueur d'année il

La marionnette est toujours en bois, finement décorée, puis habillée...

fait nuit noire à 18 heures ! En campagne, rare est l'électricité mais nombreuses sont les lampes à pétrole !...

Le Merapi ou la montagne de feu

La circulation intensive rencontrée dès la sortie de Yogyakarta nous fait d'autant mieux apprécier l'arrêt au Candi Prambanan, site regroupant des temples hindouistes érigés aux IXe et Xe siècles.

Après cette courte visite, nous montons jusqu'à Boyolali où nous partons à la recherche d'un abri sûr pour déposer nos vélos. En effet nous avons projeté d'effectuer l'ascension du volcan Merapi, à pied naturellement, et pour se faire il nous faut absolument trouver un endroit gardé pour nos précieuses montures. Il y aurait bien cette bâtisse militaire mais, vu les événements d'avant-hier, nous refusons cette éventualité, ne serait-ce que pour le principe. Le secteur religieux paraît mieux nous convenir et nous contactons un pasteur protestant perdu dans ce pays où l'Islam règne en maître. Nos vélos seront on ne peut plus à l'abri puisque nous les garons à l'intérieur du temple !

Puis nous prenons le bemo, sorte de minibus à l'indonésienne, jusqu'à Selo, à 20 kilomètres d'ici. Certains pourraient nous reprocher : « Ils auraient quand même pu faire les 20 km à vélo ! ». S'ils savaient seulement que cette route grimpe sans arrêt à 10 ou 12 % en moyenne, avec des rampes à 15 % et plus ! Nous en avons assez bavé avec la montée vers le plateau de Dieng ! Nous voulons bien incarner des héros mais pas des inconscients fanatiques de la pédale ! Surtout pour 3 francs par personne, ce n'est pas la mer à boire ! Et puis ça nous permet de nous tremper un peu dans le folklore local en essayant le bemo !

À Selo nous sentons la fraîcheur des 1 800 mètres d'altitude. A gauche de ce tout petit village, le Merapi semble dominer le monde de sa masse imposante. Contre monnaie sonnante et trébuchante, nous dormons chez un habitant qui est habitué à loger les étrangers.

Comme convenu, à 2 heures du matin, notre hôte nous tire d'un sommeil qui est demeuré léger : les planches de bois du « lit » sans paillasse ni matelas étaient bien inconfortables et, pour couronner le tout, la fête du village a duré jusqu'à minuit. Difficile de fermer l'œil dans ces conditions !...

François se réveille pour de bon en se cognant la tête pour la seconde fois sur le montant surbaissé de la porte. Les Indonésiens sont en général beaucoup plus petits que les Européens et construisent par conséquent leurs maisons à leurs mesures !

A deux heures et quart, nous nous enfonçons dans une nuit d'encre. Sept fantômes en file indienne attaquent la pente ardue du Merapi : nous quatre, deux Suisses de Genève, et notre guide qui ne prononcera pas une seule parole durant toute l'ascension.

Nous éclairons avec une lampe de poche le petit sentier qui n'est large que de 20 centimètres. La rosée de la

nuit a rendu le sol glissant par endroits, et dans les passages difficiles, nous nous agrippons aux herbes ou aux branches des arbustes.

François et Dominique avancent rapidement : ils ont retrouvé le rythme de leurs longues marches qu'ils ont effectué quelques mois plus tôt dans les montagnes du Népal. Nous essayons de doubler des dizaines de jeunes (les fêtards de cette nuit) qui montent aussi là-haut. Mais inutile de vous dire qu'aucun d'entre eux n'arrivera au sommet !...

Voilà plus de deux heures que nous marchons, chaque pas un peu plus haut que le précédent. Nous atteignons une arête et en profitons pour faire une pause. Nous constatons alors que le ciel s'éclaircit faiblement. Au bout d'une dizaine de minutes, nous décidons de repartir et attaquons désormais une pente de pierres volcaniques, morceaux de lave séchée. Aux passages les plus difficiles, le guide me tend la main et m'aide à me hisser sur les pierres branlantes.

Enfin, après 3 h 15 de marche, nous sommes les premiers à atteindre le sommet situé à 2 914 mètres d'altitude. Nous sommes juste à l'heure : tout doucement le soleil apparaît au-dessus de la mer de nuages qui nous entoure.

Celle-ci se teinte progressivement d'orangé, d'ocre et de jaune d'or et se déchire peu à peu. Nous découvrons alors de nombreux sommets et vallées encore sombres qui se détachent derrière cet écran de lumière. Le spectacle qui se déroule devant nos yeux est merveilleux et il aurait été vraiment dommage de le rater sous prétexte qu'il faut délaisser nos bicyclettes le temps d'une longue marche.

Le cratère du Merapi ne laisse apparaître que des fumerolles nauséabondes. Ici ni lave en ébullition ni feu flamboyant. Par contre la chaleur des pierres, sur lesquelles nous marchons, prouvent que le volcan reste en demi-sommeil et demeure de nos jours, comme tous les guides et dictionnaires consultés le décrivent, le plus dangereux d'Indonésie. N'a-t-il pas été la cause de la mort de 1 300 personnes en 1930, c'est-à-dire hier à l'échelle du système solaire, et de la destruction de toute la région il y a un peu plus de 900 ans ?

Aussi nous ne nous attardons pas trop au sommet et, après avoir mangé quelques biscuits, nous entamons la descente qui va s'avérer beaucoup plus pénible que la montée. Les éboulis de cailloux ne sont pas du tout stables. Philippe nous fait d'ailleurs une démonstration bien involontaire de vol plané avec atterrissage sur le ventre, les bras en croix. C'est vraiment gentil à lui de nous exécuter un numéro de brasse, mais personnellement je préfère l'effectuer dans l'eau !... L'appareil photo qu'il portait en bandoulière est le seul à avoir apprécié le numéro : la cellule et le compteur qui avaient des difficultés de fonctionnement sont (provisoirement ?) guéris !

La vallée nous semble toute petite et nous avons l'impression de nous trouver dans un avion. Il y a même des moments où nous n'avons vraiment plus les deux pieds sur terre : nous avons tous droit aux glissades subites sur les fesses ! Durant les trois heures de descente, nous devons maintenir notre point de gravité vers l'arrière et

Tout doucement, le soleil apparaît au-dessus de la mer de nuages qui nous entoure...

Nous entamons la descente. La vallée nous semble toute petite...

freiner au maximum avec nos chevilles et nos mollets, les mains agrippées constamment aux arbustes et aux gros rochers.

Si bien qu'au retour à Selo, nous sommes littéralement exténués. Nous reprenons un bemo plein à craquer. Pensez donc : ce minibus est prévu pour transporter 12 personnes mais hier nous étions 21 adultes et 3 enfants, et aujourd'hui 20 adultes et 3 énormes sacs de farine. Tout le monde assis naturellement, plus tassés que des sardines dans leur boîte. Le bemo descend comme un bolide la pente à 15 % et les virages sont pris sur les chapeaux de roues. Tout en serrant les fesses, je suis morte de trouille. François, quant à lui, habitué à ce genre de transport, confie son âme à la destinée et pousse... un roupillon !...

La lampe de François

Nous récupérons nos vélos et repartons doucement vers la vallée. Dans un champ nous retrouvons le charme de la campagne à l'occasion du passage d'une vieille loco à vapeur tirant un wagon plein de céréales. Le combustible est sûrement de l'alcool de canne à sucre. Cette image d'Epinal nous paraît hors d'âge mais ici ce moyen de transport est habituel.

La chaleur étouffante ne m'empêche pas d'attraper un bon rhume carabiné et je suis enchantée de dormir chez l'habitant ce soir. Nous mangeons tous dans le poulailler car coqs, poules et poussins s'ébattent autour de nous. On nous apporte tables, chaises, banc et lumière.

Puis nous nous couchons les uns à côté des autres dans l'entrée de l'habitation. Levant les yeux, je m'aperçois qu'il n'y a aucun plafond dans toute la maison. Je ne vois que des toiles d'araignées tissées entre la charpente et les tuiles. Par conséquent, aucune pièce n'est close et tous les bruits se répandent aisément. Ce qui met en évidence une fois de plus l'esprit de communauté qui règne dans la famille indonésienne où chacun vit constamment les uns avec les autres ; même chez eux, ils en arrivent à perdre leur intimité !

Ce matin nous traversons vent de face un paysage très sec, de terre ocre parsemée de ci de là de maigres arbustes. Toute la matinée nous sommes occupés par l'ascension d'une petite montagne. L'après-midi nous retrouvons les vertes rizières et la population toujours aussi nombreuse. Sur le bord de la route, les « Hello Mister » ne cessent de nous encourager.

Après une étape qui atteint aujourd'hui 97 kilomètres (un record !), François décide d'allumer pour la première fois la lampe à pétrole achetée à Yog. Il y réussit enfin au bout de nombreux efforts patients et surtout impatients... Heureusement que les Indonésiens sont très sympas et se sont fait une joie d'envahir à une soixantaine notre «home» si calme pour une fois. Grâce à leur bon coup de main, la pièce défectueuse fut remplacée par une neuve, prestement ramenée du village voisin, et permit d'éclairer... le visage jusqu'ici très sombre de François. A tel point que celui-ci consentit même à donner au plus bricoleur de ses sauveurs un canif acheté en Jordanie. Il lui demandait gentiment sa pince universelle, mais il y a

quand même une hiérarchie à respecter dans les outils à transporter en voyage !

Vendredi 20 septembre. A travers le voile de la moustiquaire tendue entre les barreaux de la tribune d'un stade de football, nous assistons au somptueux lever du soleil derrière un haut volcan.

Je n'ai pas beaucoup le moral : les secousses de la route mal goudronnée, les bosses qui réapparaissent, mon dérailleur qui change ses vitesses tout seul, la perte de mes lunettes de soleil, la sueur qui me dégouline sur le nez, tout ça me sort par les yeux... François, lui aussi, est d'une humeur plus qu'exécrable. Il a décrété qu'il voulait manger en paix ce midi. Ce qui est pratiquement impossible à réaliser en Indonésie car, si les autochtones sont très gentils et souriants, ils sont vraiment **très** curieux et ne nous lâchent pas d'une semelle. Comme dirait Philippe, ils doivent tous travailler chez Scotch, vu leur pouvoir adhésif !

Une minuscule baraque munie de trois fenêtres grillagées et d'une porte fera l'affaire. Nous obturons les ouvertures à l'aide de plastique. Seule une fenêtre reste ouverte. Pas pour longtemps car cinq paires d'yeux s'agglutinent derrière le grillage et nous dévisagent. Après la «grosse voix» qui reste inefficace, François déploie son artillerie : pendant un repli momentané de l'adversaire, il remplit d'eau sa pompe à vélo de rechange et, d'un coup précis et rapide comme l'éclair, asperge en force les têtes qui pour une fois ne rient plus ! Qui s'y frotte s'y mouille !...

Cet épisode et notre repas achevé, nous reprenons la route sous un temps qui se couvre comme souvent en cours d'après-midi. Nous arrivons même dans la brume en haut d'un col non officiel. Deux fois dommage : à la fois pour l'absence de vue sur la profonde vallée qui s'offre devant nous et pour notre liste des 100 Cols !

Nous basculons sur une route qui descend en faux plat (ça nous change), qui est bien large (ça nous change également) et bien goudronnée (décidément, quel heureux changement !). Une fois dans la vallée, nous doublons un étrange vélo transportant tout un chargement de photos en couleurs et sous verres du président indonésien. Hier déjà une petite écolière tenait à la main un poster du même personnage. Peut-être l'avait-elle gagné à l'école en échange de cent bons points ?!...

Un peu plus tard, après avoir franchi une large rivière par un pont unique servant aux véhicules et aux trains, nous doublons une charrette chargée de fourrage sur 4 à 5 mètres de haut, le tout tracté par un beau bœuf blanc. L'agriculture reste très rurale et n'est pas du tout mécanisée. D'ailleurs nous n'avons jamais vu de tracteur dans les champs ou sur les routes.

L'agriculture reste très rurale et n'est pas du tout mécanisée...

Les tracteurs ? Mais ce sont les vélos ! D'ailleurs tout se transporte sur des bicyclettes : les hommes, les femmes ou les enfants bien entendu, dans des « becaks » (ces triporteurs faisant office de taxi). Et puis naturellement tout le reste, sur le porte-bagages arrière ou dans des paniers assemblés on ne sait comment : des animaux, comme les poules ou les coqs, de la nourriture diverse comme des sacs de farine, de manioc ou de riz, du fourrage, des bou-

D'ailleurs tout se transporte sur des bicyclettes : du fourrage par exemple...

teilles, des fruits et légumes de toute sorte, du bois, etc. J'ai même vu un Indo qui transportait sur son vélo un nombre impressionnant de briques !... On peut également y installer son gagne-pain comme les marchands ambulants qui vendent un peu n'importe quoi du moment que c'est mangeable. D'autres vont même jusqu'à le transformer en salon de coiffure et vous proposent, sur le bord du chemin, de vous couper les cheveux !...

Sous un hangar construit en bambou, des feuilles de tabac sèchent au vent. Chaque feuille a été piquée à l'aide d'une aiguille dans sa grosse nervure puis enfilée pour former un collier que l'on suspend horizontalement entre deux piquets.

Coup de déprime

Je craque ! J'en ai marre des Indonésiens ! Ras le bol de ces pots de colle ambulants, de ces sangsues assoiffées de curiosités, de ces types débordant de gentillesse mais sacrément emm ... ants ! Je reprends à mon compte la colère de François d'il *y* a deux jours car, à 6 heures du matin, quand vous ouvrez les paupières, vous apercevez à trois mètres de notre moustiquaire un Indonésien qui vous observe ! Vous vous levez et voilà que quatre autres accourent. Vous préparez à manger, vous rangez les affaires et ce sont déjà trente personnes qui se pressent autour de vous !

Pour aller faire vos besoins bien naturels, idem. Au bout d'une minute vous pouvez vous rhabiller prestement car le lieu tranquille que vous aviez repéré ressemble plus à la Cannebière qu'au désert de Gobi !... La preuve : hier soir, quand je me suis lavée à la rivière alors qu'il faisait nuit noire, un Indo est resté accroupi pendant une demi-heure à me dévisager. Il a même eu le toupet de se saisir de ma torche pour m'éclairer ! Il ne m'a quittée que lorsque j'avais terminé ma toilette et que Philippe s'est déshabillé pour débuter la sienne !...

Le matin, pour se coiffer, se brosser les dents, préparer le thé, laver la vaisselle, c'est toujours devant des têtes ahuries qui sourient jusqu'aux oreilles et une alignée de paires d'yeux qui vous fixent sans cesse. Pire que l'œil de Caïn !

25 jours sans un seul moment d'intimité ,que c'est pénible !... D'accord, je sais que 650 habitants vivent en moyenne sur un kilomètre carré. Mais pourquoi faut-il qu'ils soient toujours sur votre dos ? N'ont-ils rien d'autre à faire de leurs journées que de rester plantés là devant vous ? Ou bien préparent-ils tous une thèse sur le cyclotourisme européen en Asie du Sud-Est ?

Même sur le vélo, nous ne pouvons jouir d'un peu de tranquillité. Tous les jours nous avons droit aux pots de colle, à deux sur un vélo ou une mobylette, qui nous accompagnent pendant des kilomètres. Et le disque rayé se remet en marche, posant toujours les mêmes questions en un anglais approximatif :

« - *Hello Mister !*

- *Where you come from ? (d'où venez-vous ?)*

- *Where you go ? (où allez-vous ?)*

- *What is your name ? (comment vous appelez-vous ?(»*

Au début du séjour, je répondais : « *We go to Bali* » (nous allons à Bali). Immanquablement ils s'esclaffaient : « *Aaaah Bali* !!! », avec une pointe d'émerveillement et d'envie. Mais maintenant ras le bol ! Ou bien nous répondons en répétant la question, ou bien le plus souvent nous les ignorons. Alors dans les cas les plus favorables ils finissent par se lasser, nous disent « *Thank you* » et nous « lâchent les baskets ». Enfin !

Le seul moyen de se défouler est de leur asséner les gros mots les plus vulgaires : ils ne comprennent rien mais mon Dieu ce que cela peut soulager !

Malgré cette mauvaise humeur, nous continuons notre voyage et nous traversons une petite montagne au paysage vraiment inhabituel : une large route sans circulation traverse une forêt de pins et nous surprend agréablement. L'odeur qui s'en dégage nous enchante et l'absence totale d'habitations et même de vie humaine nous donne enfin l'impression de liberté. Ou presque... car voilà trois pots de colle qui se mettent à nous suivre durant dix kilomètres ! Quelles sangsues !

Finalement, après avoir longé une plantation d'hévéas, les fameux arbres à caoutchouc, nous voyons enfin la mer après un séjour de 25 jours sur une île, sans jamais l'avoir aperçue.

Nous embarquons immédiatement sur un car-ferry pour vingt bonnes minutes de traversée. Adieu Java, bonjour sa petite sœur : l'île de Bali.

Premiers pas sur Bali

Le vent qui souffle régulièrement sur les côtes de l'île est tiède et doux. L'eau tirée d'un robinet de jardin nous semble vraiment chaude. Quel plaisir de se laver et de verser sur nos corps, des gamelles pleines d'eau sans avoir la chair de poule. Après cette douche improvisée, nous regardons le soleil prendre un bain ! Revêtu de son maillot orange le voilà qu'il plonge dans l'océan, entraînant avec lui toute la lumière de cette chaude journée.

Lundi 23 septembre : jour de l'automne. Ce n'est pas l'appel de la mosquée qui nous a réveillé ce matin (Bali est hindouiste, bouddhiste ou chrétienne mais très peu musulmane). Par contre les coqs doivent pratiquer la même religion que leurs collègues de Java : ils chantent aussi fort, aussi faux et aussi tôt !

Nous débutons la visite de Bali par la côte nord. D'après la carte, la route devrait être plate et suivre continuellement la mer. Or la plage se situe au moins à deux ou trois kilomètres et la route ne cesse de jouer à la bascule. Ça râle dans le peloton !

Heureusement de drôles de petits animaux traversent souvent la chaussée, grimpent aux arbres et nous divertissent. Ce sont de petits singes gris clair dotés d'une queue d'une quarantaine de centimètres. Je ne m'y connais pas beaucoup en matière de chimpanzés mais ces

Ce sont des petits singes gris clair...

Une eau bleue comme l'azur, claire comme une rivière...

singes ne ressemblent nullement à des orangs-outangs ou à des gorilles. Peut-être des macaques ? Quel que soit leur nom, ils adorent courir après les camions qui leur jettent des bananes !

La route se décidant enfin à longer la plage, nous en profitons pour nous plonger tous les quatre dans une eau bleue comme l'azur, claire comme une rivière et chaude comme celle d'un bon bain moussant. Philippe n'est pas très hardi car il ne sait pas nager mais François lui gonfle au maximum une chambre à air en guise de bouée. Le voilà plus rassuré ! Cela faisait plus de treize ans que je n'avais pas nagé en mer et je ne me rappelais plus que cette eau était si salée. Pouah !

Après la traversée de Singaraja nous choisissons l'axe nord-sud de l'île, direction Denpasar, capitale de Bali. Cette route traverse toute la montagne par le Taggul Pass, situé à 1 350 mètres d'altitude. Elle monte par rampes de 10 à 12 % espacées de courts faux-plats. Avec un léger vent dans le dos, une chaleur de 34 ° et un soleil de plomb, nous suons tous comme jamais nous ne l'avons fait et nous nous concentrons sur nos pédales.

Près d'un petit canal d'irrigation, nous nous offrons un arrêt casse-croûte rapidement métamorphosé en un dîner-spectacle digne du fameux Lido parisien. En effet, à une vingtaine de mètres de notre « table », des Balinais, par équipe de deux, nous font un strip-tease pour une séance de nettoyage et de shampooing dans l'eau du canal. Je vous laisse deviner qui du public ou des artistes sont les plus gênés !...

Quel bel exemple du respect de l'hygiène en Indonésie ! Combien de fois avons-nous vu des hommes, des femmes ou des enfants faire leurs besoins dans la rivière, pendant que cinquante mètres plus en aval, dans la même eau, d'autres prenaient un bain ou se brossaient les dents. Inutile de vous rappeler que l'eau que nous puisions pour nous rafraîchir était automatiquement filtrée.

Après quinze kilomètres de rude montée nous arrivons au col et découvrons un lac qui repose dans une large cuvette. Nous nous trouvons, à n'en pas douter, dans un très large et très ancien cratère. La montagne que nous avons gravi toute la journée n'est autre qu'un volcan éteint depuis des siècles.

Il fait frais. Nous sommes à 1 250 mètres d'altitude et il commence à crachiner. Contrairement à l'habitude je n'ai pas faim ce soir et je me sens vasouillarde, sans doute la conséquence de l'effort intensif que je viens de produire aujourd'hui sous cette chaleur torride.

Tourisme à Denpasar

La levée du corps est plutôt pénible ce matin : blottie dans mon duvet, avec mon pull et mes chaussettes, le bout de mon nez qui dépasse de ce nid douillet me dit que la température à 6 h 30 n'est pas des plus chaudes. 13 °, ce n'est pas un temps à faire sortir de son trou une petite « marmotte » encore endormie . Pourtant le ciel est bien bleu et le soleil est déjà levé.

Belle journée pour visiter un joli temple hindouiste construit au bord d'un lac : le Pura Ulu Danu, dédié à la

Belle journée pour visiter un joli temple hindouiste construit au bord d'un lac : le Pura Ulu Danu...

déesse des eaux, Dervi Danu. Une pancarte située à l'entrée du site nous avertit que propreté, décence, silence et recueillement sont à respecter. Les femmes indisposées n'ont pas le droit de franchir le jardin du temple car elles sont momentanément impures donc porteuses de mauvais esprits.

La route qui descend désormais de l 'autre côté de la montagne en une douce déclivité, nous conduit à Denpensar. Dans cette ville bruyante, nous avons tourné en rond pendant plus d'une heure pour trouver une chambre pas trop chère. Après avoir marchandé au maximum, nous en trouvons une pour 6 000 roupies (45 francs) avec deux lits de deux personnes. Comparé au niveau de vie et à la valeur de l'argent, c'est une chambre relativement chère.

Ce soir, nous arpentons la place à bouis-bouis où de nombreuses gargotes sont installées les unes sur les autres sous de larges bâches bleues. Les guirlandes d'ampoules et les lampes à pétrole éclairent d'une lumière jaune les tables, les tréteaux et les bancs placés à l'improviste. La fumée des grillades de poisson, de poulet et des brochettes de viande nous font cligner des yeux quand nous passons près d'un barbecue.

Par contre, je suis attirée par l'odeur de beignets de toutes sortes, qui dorent dans de grandes bassines d'huile : beignets de patates douces, de pâte marron, de fruits tels que ananas, bananes ou durians, et autres beignets aux ingrédients inconnus. Sur toutes les toiles cirées qui couvrent les tables, une rangée de bouteilles de bières de toutes marques, de Coca-Cola et de Fanta attendent le client assoiffé. Pour notre part nous préférons le thé brûlant qui accompagne tous nos repas à une limonade ou une bière... tiède !

Ce matin nous « bullons » un bon moment et décidons de visiter le musée de la ville. Exposition de costumes et masques de têtes et processions religieuses, vitrines ornées de dessins à l'encre de Chine, de peintures très anciennes sur tissu, papier et lamelles de bambou, reconstitution en petites figurines des cérémonies mythiques de la vie balinaise : limage des dents, mariage, crémation.

Pour le limage des dents des jeunes tilles et garçons, le « pedanda » (le prêtre) procède au limage des quatre canines et des deux incisives de la mâchoire inférieure car les canines trop longues sont censées représenter les principaux défauts rencontrés chez l'homme.

Le mariage est encore dans la moitié des cas dépendant de la volonté des parents. Quant à la crémation, on installe le sarcophage, dont la forme dépend de l'appartenance sociale du défunt, sur le bûcher. Puis on dresse une tour symbolisant le cosmos, la base représentant la création du monde. Les cendres du défunt sont recueillies et jetées dans la mer ou dans une rivière.

Paradis à louer

Nous quittons Denpasar et montons doucement jusqu'au village de Peliatan, à 22 kilomètres de la capitale. L'adresse du *Guide du Routard* est tout à fait recommandable : un petit coin de paradis extra qui termine joliment nos vacances. Des bungalows de brique et de bambou

dominent un étang parsemé de nénuphars. Une petite rivière nous sépare des cocotiers et des champs de papayers. Et ce, au calme. Quelle tranquillité !

La gentille propriétaire parle anglais et le « big breakfast » est compris dans le prix des 5 000 roupies marchandées pour deux bungalows de deux personnes, soit à peine 40 francs par nuit pour nous quatre. C'est vraiment un excellent rapport qualité-prix. Nous sommes tellement ravis de ce coin que nous y dormirons trois nuits.

La chambre dégage ce petit parfum d'exotisme que je n'ai rencontré que dans les films d'aventures ou les publicités tournées soit disant sous les tropiques. Les tables, les chaises, les fauteuils, les lits, les portes, la charpente, le chaume du toit, les étagères et même la fenêtre, qui n'est faite que de barreaux, tout est en bambou, que du bambou, rien que du bambou.

Nous sommes tellement au calme et tranquilles que nous goutons enfin aux plaisirs d'une intimité retrouvée. À commencer par une petite grasse matinée jusqu'à 7 heures au lieu de 5 h 45 habituellement ! Évidemment cela paraît encore bien matinal mais, quand on vit presque sous l'équateur, il faut absolument prendre l'habitude de vivre comme les habitants, avec le soleil. Sinon, la journée paraîtrait bien courte.

Notre hôtesse nous apporte le « big breakfast »...

Notre hôtesse nous apporte le « big breakfast » : une belle assiette de riz chaud violet, cuit dans je ne sais quel aromate donnant un excellent goût sucré, saupoudré de noix de coco râpée et arrosé d'un filet de sucre de canne. Le riz est accompagné d'une salade de papayes, d'ananas et de bananes. Et bien sûr le tout est accompagné de l'habituel verre de thé. François complète ce déjeuner bien sympathique, mais pas assez « big » pour notre appétit d'ogres, d'une dizaine de crêpes arrosées de concentré de chocolat et d'une grande casserole de thé, indispensable pour nous remplir complètement l'estomac ! Du coup nous levons l'ancre à 9 h 30, pire que s'il avait fallu charger les bagages !

La plage de Kunsemba est étonnante. Sur le sable gris, très fin et presque brûlant, formé par l'érosion volcanique, les coques des voiliers à balancier et aux voiles triangulaires se détachent joliment. Les flotteurs sont bien sûr en bambou et l'étrave épouse la forme d'un espadon, gueule ouverte. Un groupe de Balinais s'active autour d'un voilier. À dos d'homme, les lourds paquets sont chargés dans l'embarcation, puis celle-ci est poussée tant bien que mal jusqu'à la mer. Lorsque les hommes ont de l'eau jusqu'aux cuisses, ils se hissent à bord, déploient la voile et se dirigent vers l'île voisine distante d'une bonne dizaine de kilomètres.

La mer est à 34 ° et je me baigne à cœur joie. Pourtant mes compagnons sont restés sur la plage : le premier a attrapé un mauvais rhume, le deuxième prétexte qu'il n'y a pas assez de profondeur, quant au troisième il n'a vraiment pas le pied marin et s'excuse en racontant qu'il a trop mangé ce midi. Qu'ils sont difficiles !

Au retour, nous nous arrêtons devant un temple assez particulier : au plafond d'une large grotte, des milliers de chauves-souris sont suspendues au-dessus de petits temples et d'autels élevés en leur honneur. Des croyants y apportent de nombreuses offrandes. Avec notre ticket d'entrée nous avons droit à une écharpe jaune que nous devons nouer autour de la taille. Cette coutume religieuse doit se référer, je pense, à la purification de l'âme et de l'esprit avant de pénétrer dans ce lieu de culte.

Un peu plus loin, nous apercevons des marais salants de style balinais, c'est-à-dire que l'eau de mer repose dans des troncs de cocotiers évidés. Le sel est récupéré à la main à l'aide d'une petite pelle.

La nuit est déjà tombée quand nous rentrons à notre « paradis ».

La grâce de Bali

Ce matin, le réveil nous tire de notre sommeil à 5 h 30 afin d'avoir le temps d'aller jusqu'au lac Batur et de visiter quelques temples sur le parcours. Le temps est vraiment très gris mais quelques éclaircies nous décident à partir.

La route monte doucement et des averses nous obligent de temps à autre à nous mettre à l'abri. Les chiens, inconnus sur Java, ne cessent de nous aboyer. François déclenche donc le plan « Orsec » et le voilà contraint de se défendre à l'aide de sa pompe. Mais un coup lancé sans doute trop fort sur le dos d'un de ces animaux, brise net l'instrument qui n'est pas destiné d'habitude à cet usage. François en reste tout bête. Nous trois nous rions

L'étrave épouse la forme d'un espadon, gueule ouverte….

aux éclats. Quant au chien, il est reparti la queue basse, trottin, trottant, en criant des « kaï, kaï, kaï » ! En voilà un qui s'y reprendra à deux fois la prochaine fois avant d'essayer d'intimider un cycliste !

A la faveur d'une éclaircie nous visitons le site de Gunung Kawi. Après avoir descendu 290 marches entre les rizières en terrasses, nous atteignons le sanctuaire qui renferme dix candis (monuments funéraires) placés à l'intérieur de niches de huit mètres de haut. La légende raconte qu'un géant les creusa à l'aide de ses ongles. Au pied de ses niches coule une source sacrée.

Nous atteignons le sanctuaire qui renferme dix candis...

Après quelques kilomètres de montée, nous décidons de modifier nos projets car nous estimons que finalement nous ne verrions pas le lac à cause du brouillard. Nous empruntons donc la route vers Bangli.

Le temps commence à se remettre à tel point qu'un rayon de soleil bienvenu accompagne notre visite du temple de Pura Kehen. Comme à l'accoutumée, nous devons obligatoirement porter une tenue décente : j'enfile ma jupe par-dessus mon cuissard tandis que les garçons enfilent des pantalons légers. Il faut ensuite nouer l'écharpe, rose cette fois-ci, que le gardien nous prête moyennant le paiement d'un billet d'entrée... que l'on attend encore d'ailleurs !

François et Dominique, voyant que le gardiennage n'a rien d'officiel, entrent sans payer. Ce qui leur vaut un flot de paroles acerbes, moitié en anglais, moitié en indonésien, de la part du soit disant contrôleur. À l'en croire, la colère des dieux sera irrémédiable et le malheur leur tombera dessus pendant le restant de leur voyage !... Sombre présage. Moi qui suis un brin superstitieuse, je n'hésite pas à payer mon entrée et celle de Philippe. Mais, comme nous sommes rancuniers, nous avons gardé nos écharpes ! Ah ces Français, toujours près de leurs sous, râleurs, débrouillards et chapardeurs : rouleurs plus que roulés !...

Un Balinais est aggripé au sommet d'un immense cocotier...

Un peu plus loin, nous admirons l'adresse, l'agilité et le courage d'un homme-singe. En effet, un Balinais est agrippé au sommet d'un immense cocotier, après une vertigineuse grimpée le long du tronc écaillé. Que de mal pour cueillir ces fameuses noix de coco !...

Puis c'est la visite du temple suivant, celui de Goa Gadja enfoui au fond d'une petite vallée. Nous y accédons par une centaine de marches, guidés par une musique lancinante qui se fait de plus en plus proche. Une vingtaine de musiciens assis en tailleur, habillés de blanc et d'un turban violet et doré, frappent avec un maillet sur une série d'instruments à percussion : gongs, timbales en cuivre, tambours ou métallophone (sorte de xylophones aux lames métalliques). Quelques-uns jouent du suling, flûte droite à quatre ou six trous.

Cette musique accompagne bien sûr le défilé des femmes qui viennent déposer sur quelques autels les offrandes de fruits, de gâteaux et de fleurs qu'elles ont minutieusement empilés les uns sur les autres. Cet assemblage astucieux peut atteindre 80 centimètres de haut et l'exercice qui consiste à l'amener en équilibre sur la tête requiert une bonne adresse de la part de ces femmes.

De retour aux bungalows, je vais laver le linge dans la petite rivière toute proche. Le rinçage à peine commencé, quatre femmes souriantes s'approchent de la berge et, tout en se racontant des histoires, se déshabillent et pénètrent joyeusement dans l'eau. Jusque là rien d'anormal : j'assiste tout simplement à une scène de la vie quotidienne.

Mais, tout en m'appliquant à essorer mon linge, je jette un œil furtif sur les femmes. Et j'assiste aussitôt à une scène tout à fait particulière que je n'avais jamais vue auparavant. Une femme saisit son sein et le presse fortement de ses deux mains. Un long jet de lait jaillit de son mamelon et se perd dans le courant. Elle fait de même avec l'autre sein. A ce moment, je me sens à la fois sur-

Une vingtaine de musiciens assis en tailleur, habillés en blanc et d'un turban violet et doré...

prise, amusée, gênée, mais aussi inquiète car je me demande si je devrais faire ce genre d'exercice le jour où je serai maman...

Avant de manger, nous décidons d'assister à un spectacle de danses balinaises qui, dit-on, sont les plus gracieuses du monde. Les danseuses sont magnifiquement parées de robes moulantes et dorées, un diadème de fleurs et de dorure posé sur des cheveux tirés en chignon. Les ongles effilés et les pieds nus, elles se trémoussent avec une extrême souplesse sur le plancher de la scène, au rythme des sons « métalliques » des percussions.

Le spectacle débute par le « Pendet », ou danse d'offrande au temple. Les danseuses vont gracieusement d'un autel à l'autre, lançant des fleurs au public en guise de bienvenue.

Au cours du « Baris », ou danse guerrière, un jeune homme mime un combat et les sentiments qu'il éprouve face à l'ennemi sur le champ de bataille : prudence, courage, assurance, fierté...

Lors du « Djank », le danseur est entièrement revêtu d'un lourd costume de broderies fines. Il porte un masque de démon et une étrange couronne. Il a enfilé des gants prolongés de longs ongles crochus et se manifeste sur la scène par des bonds répétés, tout en exécutant des mouvements saccadés et violents au rythme du gong.

Enfin, le « Tambulilingan » est particulièrement réussi. Cette danse décrit un flirt entre deux bourdons, l'un mâle, l'autre femelle, au milieu d'un merveilleux jardin fleuri. Les «insectes» se rapprochent, s'évitent, se frôlent, se touchent en une caresse puis se séparent, se rapprochent à nouveau et enfin partent ensemble. Tout cela est effectué avec infiniment de grâce et de légèreté.

Nous avons tous été agréablement surpris par ces danses, en découvrant ces superbes corps féminins onduler sous ces robes scintillantes. Et surtout le mouvement de leurs mains d'une extrême agilité et leurs doigts fins qui se tordent presqu'à angle droit vers l'extérieur.

Dernier regard sur Bali

Dimanche 29 septembre. Ce matin, grasse matinée jusqu'à... 7 h 30 ! Les infos de Radio France International nous apprennent la démission de notre ministre de la Défense, Charles Hernu, suite à la mauvaise tournure que prend l'affaire du Rainbow Warrior, le bateau pacifique de Greenpeace saboté puis coulé le long des côtes néo-zélandaises en juin 85. Ça nous fait bien rire d'entendre le « déballage » d'une telle magouille politico-militaire et de découvrir qui tire en fait les ficelles de certaines missions secrètes. Mais ce qui nous fait moins rire, c'est qu'après Bali le voyage continue pour François et Dominique qui ont bien l'intention d'aller jusqu'en Nouvelle Zélande pour y faire un p'tit brin de vélo. Et ils doutent que là-bas un bon accueil soit désormais réservé aux touristes français !...

Nous plions bagages et quittons à regret ce p'tit coin d'paradis. À Kuta, « rendez-vous des amateurs de surf » nous annonce le guide, la déception est la plus complète. Aucun rouleau sur la mer, pas la moindre petite vaguelette, une mer d'huile quoi. Nous n'avons plus qu'à maudire un vent qui doit, en ce moment même, souffler ailleurs, peut-être sur les côtes de notre Provence... Je me console en prenant un dernier bain dans une mer orange, colorée par le soleil couchant.

Entre les murs de deux maisons neuves, au beau milieu du lotissement de fonction des douaniers de l'aéroport de Denpasar, nous passons notre dernière nuit en Indonésie. J'essaie en vain de compter les étoiles comme d'autres comptent les moutons. Mais la nuit est bien trop chaude pour dormir tranquillement. Même le drap de mon duvet m'étouffe et je me décide à m'allonger simplement dessus. C'est ainsi que la première nuit passée en Indonésie fut une nuit de fiesta pour un bon nombre de moustiques qui se sont régalés de nos chairs, et la dernière nuit est une nuit bienheureuse pour une colonie de petites fourmis rouges qui ont l'air d'apprécier sans modération, l'épiderme de mes jambes et de mes bras...

Lundi 30 septembre. 3 h 30 du matin. Philippe et moi disons un rapide au revoir à nos deux compagnons et gagnons l'aéroport de Denpensar où un avion nous attend pour Jakarta. Dans l'après-midi, nous reprenons un autre vol, mais cette fois-ci pour quitter définitivement ces deux îles magnifiques. Java, terre de feu, terre de temples millénaires, peuplée de millions d'habitants. Java, la verte, l'étouffante, la souriante. Et Bali, pays de rêve, avec ses plages, ses cocotiers et son sable chaud. Bali, paradis des amateurs de voile, paradis des petits singes et des spectacles de danses surprenantes...

De tout cela, je ne peux rapporter que des photographies, quelques notes sur un carnet et quelques souvenirs d'enfants émerveillés qui nous lancent des « Hello Mister, Hello Misses, I love you ! » ou le souvenir de visages qui nous adressent des sourires, des sourires... à vous « déstresser » le plus complexé d'entre nous tous...

Retour à la case départ

Il est 8 h 15 quand nous sortons de l'aéroport de Bruxelles. Il fait 15 ° mais l'après-midi nous réserve une agréable surprise, assez exceptionnelle pour un début d'octobre : la température atteint les 24 ° sur toute la Normandie (véridique !).

Mais de vous à moi, je vais vous livrer un secret. Surtout n'allez pas le répéter autour de vous, et surtout pas à Alain Gillot-Pétré ou à René Chabout qui cherchent encore l'explication d'un tel redoux ce jour-là. Philippe et moi avons ramené avec nous un peu de chaleur et de soleil des tropiques, et de retour chez nous, quand nous avons ouvert nos sacoches...

Anne Garcia